

L'O.M.C. de BASSE-TERRÉ

Présente



L'EXPOSITION INTERCARAIBE
DU COLLIER

du 17 AVRIL au 1 MAI 1983

INVENTONS LE COLLIER CARIBÉEN

Araucans et Caraïbes portaient le Karacoli. Nous portons aujourd'hui des colliers d'argent, d'or ou de pacotille. De quel matériau seront les colliers dont se pareront les Antillais du XXI^{ème} siècle ? D'argile cuite ou de fleurs ? De cuir ou de bambou ? D'amiante ou d'airain ? Nul ne peut le dire. Mais ce qu'on peut affirmer, c'est qu'ils porteront encore et toujours des colliers. Car la richesse multiforme et polyvalente du collier assure à cette parure universalité et quasi-pérennité.

Le collier dit tout, exprime tout.

Le collier est tout l'homme.

Le collier lie, enchaîne, captive. Il marque l'être dominé et possédé. Il évoque la soumission, l'allégeance, l'esclavage. Nous savons que bon nombre de nos pères portèrent le carcan, sceau du maître sur corps esclave. A l'opprimé, il rappelle que la liberté est rêve, et chaîne la réalité. A l'affranchi, il remémore l'antique appartenance. Qu'on en vienne à aimer l'ambigu symbole de la dépendance, n'est d'ailleurs pas le moindre de nos paradoxes. Comme si l'homme, ce forçat du destin, chérissait ses chaînes, inéluctablement.

C'est pourtant dans le plaisir que le collier est le plus souvent appréhendé. Parure, il orne et avive les chairs. La discrétion des perles transcrit la qualité du goût. L'éclat du diamant se fait l'écho de la gloire et des mondanités. Cet auxiliaire de la beauté valorise les formes et les métamorphose au point de tenir lieu d'élégance aux laides et d'esprit aux plus superficielles. Bijou et joyau, cet enfant gâté de la coquetterie, joue avec la fantaisie, les parfums, la mode. Il agrément la toilette et dénude en voilant. Il est luxe et volupté, séduction et fascination. Il règne sur le ténébreux empire du charme. On sait qu'Ève inventa le collier en passant à son cou le serpent tentateur. Depuis, le collier est l'apanage du sexe faible. Il émascule et féminise les plus musclés, si bien que la gent phallocratique s'acharne encore à croire qu'un être viril ne saurait porter d'autre collier que de poils. Et tout dieu est barbu. Il est appât, notre divin collier, poudre aux yeux, accroche-cœur, miroir aux alouettes, attrape-nigaud et gouffre pour les sots. En un mot, il est femme.

Femme, et comme toute femme, prêtre en son genre ; je veux dire sorcier ; car le voici acolyte de religion. Fétiche magique, il secourt le quimboiseur dans ses incantations. Grigri, il protège contre les mauvais esprits, les forces du mal. Il conjure le mauvais oeil. Il déjoue les ruses du sort, bannit les maléfices. Il éloigne la maladie, la malédiction. Il fait la nique à Satan. Il est de tous les rituels, de toutes les liturgies et de tous les sabbats. Il enjolive envoûtements et pendaisons. Talisman d'éternité, il accompagne dans l'au-delà.

Le collier permet aussi de distinguer, d'identifier. Il désigne la tribu, le peuple, la nation. Il renseigne sur la caste, la classe, le rang, le mérite, la noblesse. Il révèle le hippie, le rasta, le punk, le black. Il suggère l'option idéologique, la signification éthique, la contestation politique. Distinction honorifique, il hiérarchise. Il indique au vassal son seigneur, au fan son idole. Il conserve l'héritage. Collier forçat, collier grains d'or, collier choux, transmettent le patrimoine. Le collier commémore à sa façon l'ancestrale beauté, et nous en confie les vestiges sédimentés en des métaux précieux.

Alors imaginons un peu, et formulons des vœux. Décryptons l'avenir. Et puisque nous sommes tous en quête d'identité, et que nous aspirons tous à l'unité et à la fraternité, quel sublime artiste inventera le collier caribéen, notre collier, celui du moins dont nous léguerons l'idée à nos enfants, avec nos rêves éteints dans nos corps en poussière, mais notre espoir toujours vivant sur le cou enluminé de leurs belles ?

Basse-Terre
Février 1983

L. FARRUGIA

LET'S INVENT THE CARIBBEAN NECKLACE

Arawaks and Caribbeans wore the *karacoli*. Today we wear silver, gold or fancy necklaces. What will the necklaces that XXI st century West Indians will adorn themselves with be made of? Of clay or flowers? Of leather or bamboo? Of abestos or bronze? No one knows. But what we can say is that they will wear necklaces again and again. For the multi-form and various richness of the necklace makes this jewel universal and almost everlasting.

The necklace means, expresses everything.

The necklace is Man, the whole of Man.

The necklace unites, chains, captivates.

Its marks the dominated, possessed being. It calls to mind submission, allegiance, slavery. We know that a great number of our fathers wore the iron collar, the seal of the master to the enslaved body. To the oppressed it recalls that freedom is just a dream, and reality a chain. It reminds the freed slave of old slavery. That one comes to love this equivocal symbol of dependency is not the least of our paradoxes, however. As though Man, this galley slave of destiny, inevitably loved his bonds.

And yet, is it through pleasure that the necklace is apprehended. An ornament, it adorns and brightens the flesh. The plain pearls show good taste. The dazzling diamonds reverberate glory and high society life. This assistant of beauty enhances shapes and transforms them so much that it becomes a substitute of elegance for ugly women, of wit for the most superficial ones. A jewel, this spoilt child of smartness plays with fancy, scent, fashion. It adorns clothes, and strips and hides at the same time. It rules over the gloomy land of charm. We know that Eve invented the necklace by slipping the tempting snake round her neck. From then on, the necklace has been the privilege of the Fair Sex. It makes the most muscular bodies emasculated and feminine so that the male chauvinist tribe still desperately believes that a male shouldn't wear any necklace but a hairy one. And all gods are bearded. Our divine necklace is lure, magic, powder, decoy and pit for foolish people. In short, it is Woman.

Woman, and like every woman, priest in its way. I mean, sorcerer. For here it is, a religious acolyte. A magic fetish, it assists the "quimboiseur" in his incantations. A grigri, it protects from evil spirits and forces. It casts out the evil eye. It outsmarts the wiles of fortune, repels evil spells. It takes away illness and curse. It defies Satan. It is part of every ritual, every liturgy and every sabbath. A talisman for eternity, it accompanies into the world beyond.

The necklace enables to distinguish and identify as well. It points out the tribe, the people, the nation. It tells about the caste, the class, the social position, the quality, the nobleness. It reveals the hippy, the rastaman, the punk, the black. It mentions the ideological choice, the ethical meaning, the political protest. An honorary distinction, it organizes into hierarchy. It shows his lord to the vassal, his idol to the fan. It keeps up the heritage of the past. Slave, bead and "chou" necklaces* hand down our patrimony. The necklace commemorates, in its own way, ancestral beauty and entrusts its relics enshrined in precious metals to our care.

Then why not give vent to our imagination and express some wishes. Let us decipher the future. And since we all are in search of identity, and longing for unity and brotherhood, which sublime artist will invent the Caribbean necklace, our own necklace, the one whose idea at least we will hand down to our children, together with our extinct dreams enclosed in our dusty bodies, but also together with our hope still alive round their beauties' brightened necks.

Basse-Terre,
February 1983

Notes :

* quimboiseur : The local sorcerer.

* slave, bead, "chou" necklaces : Typically French West Indian gold necklaces.

INVENTEMOS EL COLLAR CARIBENO

Los Arawaks y los Caribes llevaban al cuello el haracoli. Nosotros llevamos hoy collares de plata, de oro y de pacotilla. ¿De que material serán los collares con que se adornarán los Antilleanes del siglo XXI? ¿De arcilla o de flores? ¿De cuero o de bambú? ¿De amianto o de bronce? Nadie lo puede decir. Lo único que se puede afirmar, es que ellos llevarán todavía y siempre collares. Porque la riqueza multiforme y polivalente del collar asegura a este adorno universalidad y casi perennidad.

El collar dice todo, expresa todo.

El collar es todo el Hombre.

El collar ata, encadena, cautiva.

El marca al ser dominado y poseído. El invoca la sumisión, la fidelidad, la obediencia, la esclavitud. Nosotros sabemos, que muchos de nuestros antepasados usaban la argolla, el sello del dueño sobre el cuerpo esclavo. Al oprimido, le recuerda que la libertad es un sueño, y la cadena la realidad. Al liberto le recuerda su antigua situación de esclavo. Que se ame el ambiguo símbolo de la dependencia, no es por otra parte, la menor de nuestras paradojas. Como que si el hombre, ese esclavo del destino, pudiera amar sus cadenas inevitablemente.

Sin embargo es por placer que se usa la mayor parte, el collar. La discreción de las perlas deja entrever la calidad y el gusto. El brillo del diamante se hace eco de la gloria y de la vida mundana. Estas auxiliares de belleza le dan valor a las formas y las cambia a tal punto de dar elegancia a lo feo y espíritu a lo más superficial. Alhaja y joya, esta niña mimada de la coquetería, juega con la fantasía, los perfumes, la moda. Enriquece la toilette y esconde de desnudez. El collar es lujo y voluptuosidad, seducción y fascinación. El reina sobre el tenebroso imperio del encanto. Bien sabemos, que Eva inventó el collar pasando por su cuello la serpiente tentadora. Desde entonces, el collar es atributo del sexo femenino. Da un aire castrado y afeminado a los hombres más masculinos, de manera que la gente machista se encarniza todavía en creer, que un ser viril solamente puede llevar un collar de pelo. Todos los dioses son barbudos. El es cebo, nuestro divino collar, arena en los ojos, espejo embaucador, atrapa-bobos, roba-corazones, pozo sin fondo para los tontos, en una palabra: Mujer.

Mujer, y como toda mujer, sacerdote en su género, quiero decir hechicero ; helo aquí acólito de la religión. Fetiche mágico, el socorre al brujo en sus encantamientos. Amuleto, el protege contra los malos espíritus, las fuerzas del mal. El conjura el mal de ojo. El hace fracasar los ardides del destino, rechaza los maleficios. Aleja la enfermedad y la maldición. El está en todos los rituales, todas las liturgias y todas las reuniones de brujos. El engalana los embrujos y ahorcaduras. Talismán de la eternidad, el acompaña al más allá.

El collar permite de distinguir, de identificar. El designa la tribu, el pueblo, la nación. El informa sobre la casta, la clase, el rango, el mérito, la nobleza. El revela el "hippie", el "rasta", el "punk", el "black". El sugiere la opción ideológica, la significación ética, el conflicto político. Distinción honorífica, el jerarquiza. El indica al vasallo su señor, al "fan" su ídolo. El conserva la herencia. Collar "forçat", collar "grains d'or", collar "choux", transmiten el patrimonio. El collar conmemora a su manera la antigua belleza, y nos confía los vestigios sedimentarios transformados en metales preciosos.

Ahora imaginémosnos un poco, y formulemos deseos. Descifremos el futuro. Y ya que estamos todos en busca de la identidad, y que aspiramos todos a la unidad y a la fraternidad, ¿quién será el sublime artista que inventará el collar caribeño ? Nuestro collar, ese al menos donde dejaremos la imagen a nuestros hijos, con nuestros sueños apagados dentro de nuestros cuerpos convertidos en polvo, pero con nuestra esperanza siempre viva sobre el cuello adornado de sus mujeres.

A PROPOS DE L'ORNEMENTATION DU CORPS ET DES PARURES
CHEZ LES AMÉRINDIENS DES ANTILLES

==:==:==:==:==:==:==:==:==:==

Au moment de l'arrivée des européens dans le Nouveau Monde, deux types de société occupent les îles des Grandes Antilles et l'archipel des Petites Antilles.

A Cuba, dans les îles Lucayes, en Haïti, Jamaïque et à Porto-Rico vivent ceux que les espagnols ont nommé les Tainos.

Les Tainos que rencontre Colomb descendent des hommes qui quittent le Venezuela au début de l'ère chrétienne pour les îles des Antilles. Les traces de la remontée vers le Nord de cette vague d'immigrants, décelées dans tout l'archipel sont désignées par les archéologues comme celles de la culture Saladoïde insulaire.

Les Saladoïdes atteignent les Côtes de Porto-Rico vers 120 après J.-C., et vers 200 après J.-C., ils sont à Saint-Domingue.

Dans les Grandes Antilles, ils poursuivent leur évolution jusqu'à donner naissance à la culture Taino. Cette culture atteint un stade d'organisation très complexe. L'île Hispaniola, au 15ème siècle, est divisée en cinq royaumes, des Cacicats. Dans chaque village, les gens du commun, les Naborias, n'ont pas les mêmes privilèges que les nobles, les Tainos. Le Cicaque et le sorcier, le Buhitihu, règlent les activités de la vie quotidienne.

Les Saladoïdes des Petites Antilles franchissent les mêmes étapes culturelles que ceux des Grandes Antilles, mais ils disparaissent vers 600 après J.-C., sous le choc des Kalinas venus de Guyane.

.../...

La tradition orale des Kalinas dont le nom, par transformations successives, devient caraïbe, a gardé le souvenir de ces contacts. Les chroniqueurs français du 17ème siècle, rapportant les croyances des Caraïbes sur leurs origines relatent qu'ils disent avoir vaincu les premiers habitants de ces îles, mangé les hommes et gardé les femmes.

Christophe Colomb, à son premier voyage, avait été frappé par ces hommes et ces femmes Tainos peu habillés mais parés de plumes de perroquets, de colliers, de coquillages travaillés et de peintures corporelles. Il avait surtout remarqué leurs ornements d'oreilles et de nez en or. A son retour, ses dires laissent espérer de telles richesses que dès 1493, le pape Alexandre VI concède aux Espagnols par la bulle "Inter Caetera" tous les territoires reconnus. Un exotisme américain va se développer dans l'ancien monde, en art et en littérature.

Ecartés des îles par la bulle papale, les Français se tournent vers le continent, le Brésil en particulier.

En 1504, Paulmier de Gonneville aborde le Brésil d'où il ramène un prince indien dont il fait son gendre (Deschamps 1891). En 1509, Denis de Honfleur ramène à Rouen "sept sauvages brésiliens" (op. cit.).

L'idée d'occuper les territoires que se partagent Espagnols et Portugais amène Villegagnon, sur l'ordre de Coligny, à tenter une installation d'une colonie protestante sur une île en face de Rio de Janeiro. Cet essai se solde par un échec.

Les premiers voyages, tant espagnols que français, sont publiés sous forme de relations et contribuent peu à peu à changer la mentalité et le goût de l'époque et c'est Rabelais, avec son Pantagruel, publié en 1552 qui reflète le mieux la pensée des Français de l'époque.

.../...

Au début du XVIème siècle se manifeste de plus en plus une influence des voyages, la mode est au port de vêtements de soie. Il se manifeste de plus en plus un goût pur des collections exotiques rapportées par les voyageurs. Montaigne écrit, au sujet des Indiens, "il se voit en quelques lieux et entre autre chez moi, la forme de leurs lits, de leurs cordons, de leurs espées et bracelets de bois de quoi ils couvrent leurs poignets au combat et de grandes cannes ouvertes par un bout, dont le son desquelles ils soutiennent la cadence de leurs "dances" (Essais 1.31). Un décret de 1604 du roi Henri IV avait déclaré que le commerce maritime ne dérogeait pas*. Une telle décision ne pouvait qu'encourager le développement des voyages, dans des buts commerciaux. En 1605, François 1er concède à Daniel de la Touche les "Isles de Maragnon et contrées adjacentes", ce territoire est celui où l'amiral de Villegaignon avait essayé vainement, un demi siècle auparavant, de fonder une colonie. Il s'ensuit que les publications de voyages au Brésil finissent par faire comparer la vie des Sauvages "à un âge d'or bienheureux".

"L'antiquité avait eu l'âge d'or, écrit Chinard, le Moyen Age le paradis terrestre, à un moment où la religion est en butte aux attaques de l'esprit du libre examen, vient de substituer un idéal plus actuel, si je puis dire en tout cas contemporain mais exotique. Le bon Indien va paraître réunir en lui toutes les vertus antiques et chrétiennes, c'est des récits de voyages qui abondent avant Rousseau et dont Rousseau s'inspire" (Chinard op. cit.).

Tous ces premiers voyages avaient été plus un besoin d'évasion et des missions de reconnaissance que des essais d'implantation. Les Français vont réellement prendre pied en Amérique. Sous Louis XIII, en 1620, Richelieu se fait décerner la charge de Grand Maître et Surintendant de la navigation et commerce de France. En 1627, il crée la Compagnie des Indes d'Amérique sur le modèle de la Compagnie des Indes créée aux Pays-Bas en 1621.

* Les nobles ne pouvaient exercer aucune profession sous peine de perdre titre. Exception était faite pour le commerce aux Isles.

L'un des buts avoués de ces compagnies était de créer des colonies et de diffuser la religion catholique. Richelieu, en 1635, avec l'accord papal, révoque en quelque sorte la Bulle de 1493, crée la Compagnie de Saint-Christophe, et la même année, l'Olive et du Plessis, le 25 juin 1635, prennent possession de la Martinique au nom du Roi de France. La scène se déroule à Fond Laillet, non loin du village actuel de Belle-Fontaine. Des Caraïbes assistent à la cérémonie.

Les missionnaires arrivent avec les premiers émigrants. Ce sont eux qui, au XVII^{ème} siècle, contribueront le plus à faire connaître l'Amérique.

C'est pourquoi l'ensemble des Chroniqueurs qui ont écrit sur les Petites Antilles ne peut être étudié utilement sans être replacé dans le contexte de leur époque. Jésuites, Capucins ou Laïcs écrivent leurs "Relations" en gardant présent à l'esprit un désir de satisfaire le besoin d'exotisme du public français, par la description à plaisir des voyages des animaux et des moeurs des "aimables sauvages".

Mais ce sont grâce à ces chroniques que nous connaissons l'existence d'objets ornés et l'art des Kalinas et des Tainos car la plupart des productions de la culture matérielle des sociétés insulaires de la Caraïbe ont disparu entre le XVI^{ème} et la première moitié du XVIII^{ème} siècle.

Aux Antilles, au sein des cultures Taino et Kalina, différentes à bien des égards, l'expression de sentiments artistiques s'est manifestée par la décoration des objets de tous les jours, la fabrication de parures et l'ornementation du corps humain. La sensibilité esthétique a revêtu des formes caractéristiques aux Grandes et aux Petites Antilles et s'est incarnée dans des productions si reconnaissables qu'elles ressortent de ce que l'on nomme un style ethnique.

.../...

La façon d'orner son corps d'objets mobiles, les parures, de l'habiller, de lui infliger des déformations permanentes ou temporaires sont des particularismes culturels propres à chaque groupe humain. L'expression artistique, à des degrés divers selon les sociétés, renvoie à des fonctions multiples, symboliques, magiques, et sociales.

Le dessin obtenu en tamponnant un cachet de terre cuite sur le corps n'est pas seulement une ornementation, il est réellement l'être évoqué. Le signe imprimé sur la peau renvoie à des significations secondaires. Il est symbole.

Ainsi le motif de la grenouille, si fréquent dans l'art Taino ou Saladoïde, est un symbole féminin. Les chauve-souris représentées par des pétroglyphes ou les petites têtes, les adornos de la poterie, se réfèrent aux ancêtres mythiques des Tainos, les hommes chauve-souris qui ne se nourrissaient que de fruits et peut-être à des croyances analogues chez les Caraïbes chez qui ce motif apparaît dans l'art de la poterie.

Dans les sociétés archaïques, le corps nu comme à la naissance est en équilibre instable entre la Nature et la Culture. L'ornementation, le port d'un vêtement, la parure, n'ont d'autres effets que de faire la démonstration de la prééminence de la Culture sur la Nature.

Le corps paré devient un signe à l'intention des autres membres de la communauté.

Peu après sa naissance, si l'enfant caraïbe est assez fort, on lui perce la cloison nasale ainsi que les oreilles pour y enfiler plumes ou boucles d'oreilles faites de coquillages suspendus. On lui coupe aussi les cheveux. Cette cérémonie, au cours de laquelle il reçoit un nom, fait passer l'enfant d'un état d'être indifférencié à celui d'être humain partie intégrante de la société.

.../...

Une croyance amérindienne veut que les ouvertures du corps et les endroits où l'on sent battre le pouls soient considérés comme des points vulnérables. Il faut les protéger et les fermer symboliquement. Ce rôle incombe à la peinture et à l'adjonction de parures telles les Caracolis.

Les Caracolis sont réservées aux chefs ou aux guerriers les plus vaillants. Les Caraïbes disent qu'ils les obtiennent par échange avec les Allouages du continent. Ces parures sont fixées à la lèvre inférieure et aux oreilles. Les gros caracolis pendent sur la poitrine enchassés dans une tablette de bois. Leur rareté est telle qu'aucun caracoli n'a jamais été retrouvé aux Petites Antilles fortuitement ou lors de fouilles archéologiques.

Entre autres fonctions symboliques, ils empêchent qu'une maladie ne pénètre dans le corps. Leur forme en croissant évoque l'arc-en-ciel origine de toutes les maladies qui, pensent les Caraïbes, est sous la forme d'un grand serpent dans une caverne effroyable de la Dominique.

Les Tainos tout comme les Caraïbes se suspendent des petites feuilles d'or martelées au nez, à la lèvre inférieure et aux oreilles.

C'est pour cette raison que Colomb croit comprendre avec avidité, de la bouche de ses informateurs Tainos, qu'à l'île de Bohío se trouvent de riches mines d'or.

Un mythe Taino rapporté par Ramon Pane, moine de l'ordre de Saint Jérôme, compagnon du deuxième voyage de Colomb, raconte l'origine des colliers sacrés de pierres noires et blanches que portent les caciques et celle des parures en or.

.../...

Les peintures faciales noires des Chamanes, Tainos et Kalinas dont ils se couvrent pour aller guérir un malade renvoient à toute une symbolique des couleurs dans un système de pensée dont nous ne pouvons appréhender que quelques aspects.

Les peintures rouges et blanches des guerriers sont tracées à l'effet d'inspirer la terreur. Peintures de circonstance, leur fonction est aussi sociale. L'ornementation peinte joue, par ailleurs, un rôle de leurre attrayant dans le jeu de la séduction des femmes. Ce sont elles qui peignent les hommes en utilisant du roucou dilué dans de l'huile tirée de graines de palmier épineux pour le rouge et de la teinture de genipa pour le noir. Bouton raconte que "dans leurs grands vins* ils se font peindre de noir d'une façon particulière en forme de Morasque fort proprement".

La couleur rouge tirée des graines de roucou écrasées dans un corps gras végétal (huile de palmiste) dont les amérindiens s'enduisent soigneusement tout le corps est jeu d'esthétique et pratique magique. Couleur de sang, le rouge entoure le corps d'une enveloppe symbolique, protection contre les sorts et la maladie.

Le cosmétique, qui est l'art de l'ornementation appliquée sur le corps, recourt aux déformations permanentes ou aux mutilations.

Chez les Kalinas comme chez les Tainos, le front du nouveau né est pressé par les mains de la mère. La tête artificiellement aplatie vers l'arrière est le critère du beau.

L'art de la coiffure ressort aussi du domaine de la cosmétique. A l'âge de deux ans, on coupe les cheveux de l'enfant caraïbe pour la première fois, si cela n'a pas été fait lors de la cérémonie de l'imposition du nom.

* fêtes

Les poils et les cheveux doivent être domestiqués et les amérindiens des Antilles consacrent un temps important à se faire épiler par leurs épouses tous les poils et les sourcils.

Les hommes se coupent les cheveux courts sur le devant du front ; les femmes se les tressent en arrière de la tête. Quant aux femmes Tainos, elles n'hésitent pas à agrémenter leur chevelure de fleurs. Les femmes Caraïbes, rapporte le chroniqueur Raymond BRETON, lient leurs cheveux "avec des tresses de coton, avec des dés au bout ou quelque autre petite houppes... Lorsqu'elles sont aux vins, elles portent des ceintures de coton et de rassade auxquelles elles font pendiller des houppes de rassade aussi, et quantité de grillots qui font bien du bruit lorsqu'elles dansent".

Le corps doit être écarté à tout prix de son état naturel. On le pare, l'habille, le déforme pour éloigner le plus possible l'étape ultime du retour à la Nature que représente la mort.

Chez les Caraïbes, le corps du défunt est soigneusement lavé, passé à l'huile de roucou peigné et paré de ses atours à l'exclusion des caracolis. Il est enterré en position foetale dans un hamac neuf au fond d'une fosse creusée dans la maison qu'il habitait. On lui donne un peu de nourriture.

Les parents du défunt en signe de deuil ne portent aucune parure, se rasent les cheveux et ils jeûnent. Parmi les Tainos, les rituels mortuaires sont aussi complexes. Le défunt est enterré avec ses parures, et un petit vase de nourriture.

La mort est conçue chez les Tainos comme une vie inversée symétrique de la vie sur terre. Il faut alors que le corps inanimé soit semblable au vivant. A tel point, si l'on rencontre hors de l'espace du village, dans la nature, un individu, on ne peut être jamais sûr qu'il ne s'agisse pas d'un "opia", un mort-vivant. On ne peut le savoir en touchant le ventre car les morts n'ont pas de nombril !

.../...

Au rang des ornements permanents du corps se rangent les cicatrices qui résultent d'épreuves que subit le futur guerrier.

Pour passer à l'âge adulte, les adolescents caraïbes endurent une cérémonie douloureuse. Chaque père, devant le village réuni, coupe les cheveux de son fils, lui lacère le corps à coup de griffes d'agouti et lui frotte les plaies d'eau pimentée. Aucun adolescent n'est admis à participer aux expéditions guerrières s'il ne passe avec courage cette épreuve et résiste au jeûne qui la suit.

Aux marques d'initiation, aux peintures corporelles aux déformations crâniennes s'ajoutent, pour la parure, tous les objets naturels, que l'ingéniosité et le sens artistique transforment en bijoux. Des coquillages ramassés et avidés font des pendentifs sonores. Un morceau de quartz percé avec patience devient une perle de collier.

Les hommes exhibent avec fierté, pendue au cou, une flûte taillée dans l'os d'un ennemi, preuve de leur courage guerrier. Autour des bras et des jambes, ils s'attachent des bracelets et des colliers de perles de couleur qu'ils échangent avec les Européens. Il y mêlent des dents d'animaux. Au XVII^e siècle rapporte Breton, les Caraïbes "portent à leur col, des ailes de divers oiseaux qu'ils font pendiller sur leurs épaules et estomacs... Ils portent aussi des écharpes de cordes de coton rocoué en forme de croix devant et derrière...".

Pendant les fêtes où l'on consomme des quantités énormes de bière de manioc, s'exécutent les danses au son des maracas, des flûtes, des sonnailles de coquillages. Alors que certains chantent "d'autres se font frotter par tout le corps d'une gomme qui est extrêmement collante pour faire tenir des plumes, et paraître comme des coqs dans toute l'assemblée" (Mathias du puis, in Annales des Antilles n° 11).

.../...

Les femmes caraïbes sont moins ornées que les hommes. Elles portent des caracolis aux lèvres et aux oreilles. Autour de leur cou s'enroulent des colliers faits de pierre verte, symbole de l'eau, protection contre la maladie et d'arêtes de poissons et de racine d'arbre. La fonction du collier est d'être, plus qu'une parure, une protection magique.

Les femmes caraïbes s'ensèrent les mollets dans des jambières de coton tressé, ce qui est le signe de leur statut. Les épouses secondaires, captives prises chez les Allouages ou les Tainos, ne portent pas ces parures.

Les hommes Tainos s'attachent aux bras et aux mollets des bracelets de fibres végétales ou de coton rehaussés de motifs de couleur formés par des petites rondelles de coquillages percés. Lors des guerres qu'ils se livrent, entre cacicats, ils portent sur le front des petites amulettes protectrices en lambi ou en pierre : leurs zémis.

Outre leurs nombreux colliers de coquillages travaillés et leurs parures de plumes de perroquets, les Tainos ne se séparent que rarement d'une spatule à vomir sculptée dans de l'os de lamentin, ou de lambi qu'ils pendent à leur cou et qu'ils utilisent lors du rituel de la cahoba. La cérémonie de la consommation de la drogue, le cohoba, débute par une purification. On crée le jeûne fictif qui permet d'établir le contact avec les esprits, les zémis, en provoquant des vomissements avec la spatule enfoncée dans la gorge.

L'habillement est l'apanage des femmes mariées ; les jeunes filles nues se contentent de colliers sonores et de peintures.

Les femmes Tainos mariées portent des jupes de coton qui leur descendent jusqu'aux genoux, toutes sortes de colliers, de coquillages et de plumes et des amulettes protectrices, où prédominent des représentations de grenouilles.

.../...



Exemple d'orfèvrerie française ou allemande du début du XVIIe siècle.

Cette calabasse indienne, ramenée de Guyane ou des Petites Antilles, objet exotique, a su retenir l'attention d'un orfèvre européen. La monture est d'argent ; des pierres précieuses y sont serties. On peut voir cet objet dans le Trésor des Rois de France au Louvre, Galerie d'Apollon (réf. inv. n° MR 410).

Photo Musée du Louvre. Courtoisie de Daniel ALCOUFFE, Conservateur en chef du département des objets d'art.

Les manifestations artistiques imprègnent tous les actes de la vie quotidienne des anciennes sociétés antillaises parce que ce qui est représenté n'est jamais dénué de signification. Il ne reste que de rares manifestations de l'expression artistique des Tainos et des Caraïbes comparées à ce qu'on imagine de l'art de la plume, de la danse, des Areytos, les chants sacrés des Tainos, de l'ornementation des pirogues de guerre, et de la vannerie...

Ainsi l'auteur anonyme de la "dissertation sur les pêches aux Antilles" écrite vers 1776 donne une image des Caraïbes bien différente que celle que l'on se fait généralement. A propos des calebasses qu'ils utilisent il relate : "Les sauvages cisèlent et dessinent sur leurs couis toutes sortes de grotesques, de compartiments et de figures. Les proportions les plus exactes d'une symétrie raisonné, les touches les plus fines, les découpures les plus légères, le poli le plus brillant, les bosses les mieux jetées, la sage distribution de l'indigo, du roucou, du savariaba et du génipa, tout ce qu'enfin l'art aimable du peintre, du ciseleur, du graveur peut inspirer de plus délicat, de plus vif, de plus séduisant s'y distingue par nuances variées et parfaitement bien ménagées".

L'étude des sociétés anciennes montre que quelles que soient les "races" les cultures et les lieux, on retrouve au travers des mythes et des rites autour de la parure et de l'ornementation du corps, des pratiques qui ont cours sous des formes analogues dans les sociétés modernes, - maquillage, modes vestimentaires, habits de circonstances, etc...- et qui découlent d'un fonds universel inhérent aux structures du cerveau de l'espèce humaine.

En Guadeloupe, les découvertes archéologiques ne sont pas toujours rapportées aux Mairies, aux Musées ou à la Direction des Fouilles et Antiquités. Ce sont alors les seuls témoins pour connaître l'art et les modes de vie des premiers antillais qui disparaissent par ignorance ou par cupidité.

H. PETITJEAN ROGET

- ANNALES DES ANTILLES

Bulletin de la Société d'Histoire de la Martinique - 1963 n° 11
Les Caraïbes vus par les premiers chroniqueurs français.

- CHINARD G.

L'amérique et le rêve exotique dans la littérature française
au XVIIe et XVIIIe siècle. Paris - Librairie E. DROZ - 1934.

- PANE Ramon

"Relacion acerca de las antiguedades de las indias", Nuevas
version con notas, mapa y appendice por José Juan ARROM.
Ed. Siglo XXI Mexico, cerro del agua 248, Mexico 20 DF 1978.

- PETITJEAN ROGET Henry

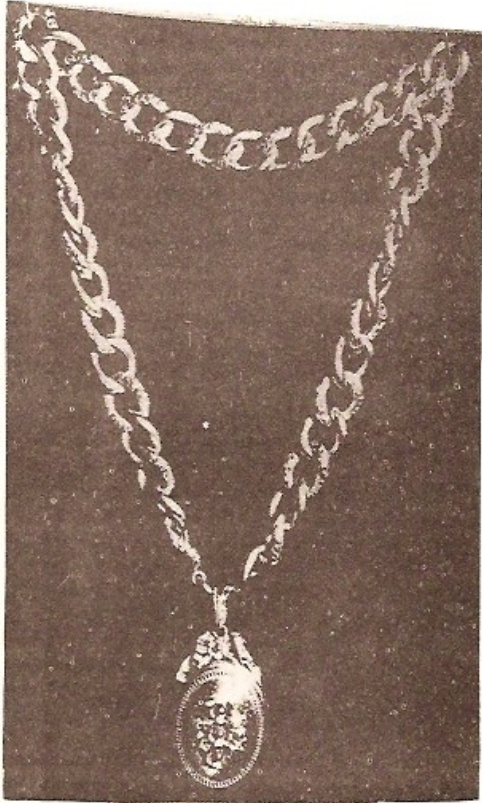
"Quelques instruments de musique des Arawaks des Antilles"
Revue "MIZIK" n° 8 page 32 - 1977 - Martinique.

En reproduisant intégralement le texte "Bijoux Créoles" paru dans la revue parallèle de 1967 - N° 22, l'Office Municipal de la Culture de Basse-Terre veut rendre ainsi hommage à la mémoire de Madame Anka BERTRAND et faire revivre, lors de cette Exposition Intercaraïbe du Collier, le souvenir de cet auteur qui, grâce à ses travaux, a su ouvrir une voie pour la sauvegarde du patrimoine de nos îles.

BIJOUX CREOLES

On ne peut pas présenter le bijou créole sans le relier à l'habillement dont il est la parure. Mais quand on parle de l'habillement créole, se réveille l'image de la grande robe ou de la jupe, frou-frou de soierie brochées ou chatoyantes sur de ravissants jupons en dentelle ; on oublie que l'habillement connut toujours une diversité de costumes, selon l'époque, selon la classe sociale, selon l'utilisation au travail ou d'apparat. La mode féminine est luxueuse à ce point que le Père Du Tertre écrit que les Antilles sont le paradis des femmes et l'enfer des maris. C'est lui aussi qui décrit les plus anciens bijoux des îles, chez les Caraïbes, le "Caracoli" fait de métal de la Côte Ferme (Amérique Centrale et du Sud), plaque représentant un segment de cercle porté uniquement par les Caraïbes libres.

Au XVII^e siècle on s'habille selon un code strict, qui tient compte des castes ; aux Antilles il y a les colons libres, les engagés, les marins et plus tard les régiments des îles, les affranchis et les esclaves. Les colons, au fur et à mesure que leur situation matérielle s'améliore, laissent leurs costumes de paysans de la Normandie et autres provinces, ou les habits de gentilhommes de campagne pour endosser les habits brodés, à manches en dentelles et perruque. A Saint-Barthélemy, île isolée, on porte encore le costume noir et la coiffe normande. Les soldats portent l'uniforme de leur régiment. On ne possède pas malheureusement ici de gravures des flibustiers et des corsaires des Antilles Françaises, qui furent suffisamment nombreux et puissants, pour avoir chanté l'hymne des flibustiers à Saint-Pierre lors de l'embarquement forcé du Gouverneur de la Varenne et de son Intendant Ricouart (1717) et d'avoir moins d'un siècle plus tard leur Club sur la Place Sartines à Pointe-à-Pitre.



Chaîne « gourmette » —

Quant aux gens de couleur, ils s'habillent selon leur état d'affranchis ou d'esclaves, ces derniers ayant une gamme allant du pagne aux habits de gilet et culotte courte pour les hommes, robe ou jupe longue à chemisier décolleté pour les femmes.

La tradition veut que les esclaves n'aient pas le droit aux bijoux précieux.

Selon Sidney Daney, les esclaves de la première moitié du XVIII^e siècle ne portent pas de l'or. Le costume du dimanche comporte pour les hommes des boutons d'argent de pierres façonnées aux poignets et au col : Les Laquais ont un turban avec des pendants d'oreilles et un carcan d'argent gravé aux armes de la maison de leurs maîtres. Les femmes portent une surcharge de pendants d'oreilles, bracelets et colliers en rassade. BALLET ajoute que les enfants portent des grelots aux jambes et poignets, colliers, bracelets et ceintures en rassade bleue, blanche et verte. C'est leur seul habit jusqu'à l'âge de 4 ou 5 ans.

Mais dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, les colons ont donné aux esclaves un lopin de terre à défricher qu'ils peuvent cultiver et exploiter. Le dimanche ils ont l'autorisation de porter au marché du bourg les produits de leur "jardin" - ainsi nommée la parcelle de terre mise à leur disposition, dénomination restée dans le langage des cultivateurs antillais - ils circulent avec une autorisation écrite - un billet de sortie - qu'ils doivent présenter à la première demande des miliciens ; ainsi sont nés ces marchés du dimanche et des fêtes patronales, que nous retrouvons dans les campagnes antillaises et qui ne s'ouvrent aux clients qu'après la messe.

Les esclaves amassaient, grâce à ce commerce un pécule qui leur servit soit à se racheter soit à s'acheter de l'or, le plus souvent sous forme de bijoux.

En attendant de trouver de nouveaux témoignages, c'est le Père Labat qui signale les premiers bijoux en or : boucles d'oreilles, colliers et croix. Les femmes de chambres mulâtres portent le costume le plus riche avec de l'or à profusion, pendants, boucles d'oreilles, bracelets et broches sur les madras. Une tradition orale veut que

Les tout premiers bijoux en or furent portés par les esclaves favorites : anneaux d'or à la cheville, boucles d'oreilles appelées plus tard "les créoles" et la chaîne "forçat", afin que ces femmes n'oubliassent point leur véritable condition.





Au XVIII^e siècle on remarque la formation d'une classe de couleur libre assez riche pour se permettre un certain luxe. Ce luxe irrite les colons et le Conseil Souverain ordonne une série de lois somptuaires qui interdisent, par exemple, les soies aux femmes et l'épée aux hommes. Il est probable que les bijoux ont dû connaître une réglementation analogue.

Les bijoutiers sont tous gens de couleur car il y a peu d'artisans européens aux Antilles ; sortis du pénible travail de la terre, l'artisanat, quelque fût sa branche, sera pour les affranchis la première étape d'un changement de statut social.

Il est permis de supposer que les premiers bijoux commandés aux îles furent les plus anciens qu'on ait pu trouver, on décèle l'influence européenne : motifs décoratifs de fleurs des champs, la feuille de vigne, les chaînes fines, les camées en monture d'or les fermoirs ciselés. Mais ces bijoux avaient eux-mêmes une origine orientale. Les crosses

en or, les ciselures, les camées, les filigranes sont d'origine égyptienne, arabe, hindoue, qu'un commerce actif méditerranéen avait introduits d'abord en Italie et Espagne et ensuite vers le Nord, en France et les Pays-Bas.

Mais l'artisan créole a puisé des formes nouvelles dans la tradition africaine, où existait un puissant art décoratif et mélangeant avec les données du milieu ambiant créa des bijoux locaux, comme la parure "chenille", "nid d'abeille", "fagot de cannes", "boutons à clous".



D'Afrique viennent particulièrement les proportions des formes et l'amoncellement de plusieurs parures sur une même toilette.

La dimension du bijou créole obligea les artisans à les confectionner en feuilles d'or assez minces. Si le bijou européen est surtout gravé et serti de pierres précieuses : perles, rubis, émeraudes, diamants, le bijou africain joue sur les diverses teintes de l'or : jaune, vert, rouge, et sur les possibilités de la matière : en fil, en boules, en plaques superposées en étages. On peut aujourd'hui encore admirer dans les rues de Dakar les femmes Toucouleurs portant des bijoux à torsades et en étage. Le fil d'or est surtout d'origine arabe qui se répandit dans le monde entier par la voie de la Méditerranée et fût introduit en Afrique Occidentale par les Peuhls, les Toucouleurs et les Portugais. Des formes ont été introduites outre-Atlantique telles celles, exemples des colliers à boules d'or filigranées, les torsades, les broches, bracelets, etc qui apparaissent aujourd'hui autant comme sénégalais ou arabes que guyanais ou antillais. Les plaques superposées ont permis la création de beaux bijoux à étages qui, aux Antilles, ont pris le nom de "nid d'abeille", "tété-négresse", "pomme-canelle", etc... Les torsades d'or, très généralisées en Afrique arabe et noire occidentale se retrouvent aux Antilles sous forme de "créoles à torsade", parure à la pierre noire, le "chenille", "L'épingle tremblante", etc...

On remarque que l'habit des colons riches et des bourgeois ne comporte qu'une parure à la fois, boucles d'oreilles, broches et bracelets, collier avec un médaillon. L'habit créole d'apparat comporte un véritable ruissellement d'or, qui s'accorde bien avec les teintes vives des costumes, la chevelure sombre et la teinte de la peau. D'Afrique vient aussi le goût des harmonies vives mais nobles qui vibrent dans la forte lumière tropicale alors que l'européen garde ses préférences pour les couleurs sombres et continue de s'habiller souvent en noir.



Lafcadio Hearn remarquera que les artisans créoles créent de véritables chefs-d'œuvre qui vont orner l'habit antillais de la manière la plus inattendue : la coiffe avec broches et chez les Das une épingle tremblante portant en panache, sertis, les cheveux aîmées, broches fixant négligemment le foulard jeté sur une épaule, colliers en multiples chaînes de grains d'or (ronds ou guillochés, le collier-chou, célèbre) longues de trois et dit-on de sept mètres, couvrant pratiquement le cou.

Une absence chez ce peuple de travailleurs manuels : la parure de la main. Alors que les gens aisés ont fait de leur main un objet de raffinement : ongles laqués, bagues, l'Antillais, pour qui la main demeure en perpétuel contact avec la terre et le travail manuel n'a inventé une seule bague.

On remarquera l'absence des pierres précieuses alors que nous sommes dans une région géographique riche autant en or qu'en pierres : opales, saphirs, topases, améthistes. Il est probable qu'il faut y voir l'absence d'une tradition artisanale africaine laquelle, surtout en Afrique noire, travaille très peu les incrustations.

Le collier-chou mérite une attention particulière parce que le bijou le plus répandu aux îles. On peut lui supposer une double origine, issue autant d'Europe que d'Afrique.



La parure européenne connaît très tôt les colliers en perles d'Orient. L'Africain porte des colliers en rassade, en perles de verre et en corail. La perle d'Orient est absente aux Antilles et peut-être fut-elle interdite par les lois somptuaires. On en fit certainement venir pour les femmes très aisées ; la rareté de ces colliers, dont les textes des historiens et des voyageurs ne parlent guère, fit peut-être naître l'idée d'un collier de valeur remplaçant la perle ; c'était le collier en grain d'or, ces grains que les Africains connaissent bien. Les artisans créoles les fabriquaient en perles creuses et on en achetait par deux ou trois grains à la fois. Quand on avait un nombre suffisant, on les montait en collier, les très fameux "colliers-chou" et colliers "grain d'or". Les Das du XIXe siècle recevaient à chaque anniversaire et étrennes plusieurs grains d'or de la part des enfants qu'elles avaient élevés. Leur fierté était d'en avoir beaucoup et d'en faire de longs colliers, témoignage de leurs années de travail autant que leur coquetterie. Elles montaient aussi, volontiers, en épingle tremblante, les cheveux ou les premières dents de leur bébé favori.

Le bijou créole connut une stricte hiérarchie, la grande robe n'utilisant que la chaîne longue avec la cassolette et les pampilles, tandis que le costume-jupe permettait de grandes fantaisies. Des gravures anciennes montrent des femmes au grand décolleté entièrement couvert de colliers d'or : des broches ornent le madras de tête, fixent le foulard, retiennent le mouchoir, et des boutons à clou fixent les manchettes courtes. Dans les Contes des Tropiques, Lafcadio Hearn, édition 1883, donne une image de ce costume, image qui demeurera classique : "Mais il y avait un luxe de variété dans le "costume à jupe" qui disparaît à cause de son prix élevé ; il n'y a plus d'argent aux colonies aujourd'hui pour de telles extravagances. Je fais allusion aux célèbres costumes des esclaves favorites et des belles affranchies dans les vieux temps coloniaux".

Un seul de ces costumes coûtait parfois jusqu'à cinq mille francs. Il comprenait un jupon de soie ou de satin violet ou cramoisi ; une chemise à manches mi-courtes, ornée de broderies et de dentelles, les "épingles-tremblantes" en or (zépingleue tremblant" qui retenaient les plis de l'éclatant turban madras ; le grand collier de trois ou quatre rangs de perles d'or plus grosses que des pois (collier-choux) ; les boucles d'oreilles immenses, mais légères comme des coquilles d'oeuf (zanneaux-à-clous ou zanneaux-chenilles) ; des bracelets (porte-bonheur) ; des boutons-à-clous et des broches que l'on épingleait non seulement au turban, mais qui servaient

à fermer la chemise au-dessous des plis du foulard de soie ou du fichu très voyant. Ce costume superbe devient plus rare tous les ans ; il est fort peu porté aujourd'hui, sauf en des occasions solennelles, mariages, baptêmes ou première communion.



"Si elle est grande, jeune et gracieuse, d'un ton de peau richement doré, l'effet que produit son costume est aussi éblouissant que celui d'une vierge byzantine. J'ai vu une fois une jeune Da qui ainsi vêtue semblait à peine appartenir à cette terre. Il y avait dans toute son allure un je ne sais quoi d'oriental tout à fait indescriptible, qui vous faisait songer à la Reine de Saba allant rendre hommage à Salomon. Elle avait amené un bébé, qui venait d'être baptisé, recevoir les caresses de la famille chez qui j'étais en visite. Lorsque ce fût mon tour de l'embrasser, j'avoue que je ne fis guère attention à l'enfant car je ne voyais que le beau visage sombre, coiffé d'orange et de pourpre qui se penchait vers le poupon dans une illumination d'or antique... Quelle Da ! Elle représentait vraiment le type de la belle affranchie des jours passés, contre la séduction de laquelle certaines Lois Somptuaires avaient été décrétées. Du point de vue romanesque, elle symbolisait pour moi les marraines surnaturelles et les Cendrillons des vieux contes de fées créoles".

Dans ces îles, le bijou restera longtemps le seul signe extérieur de richesse des couches campagnardes, à qui la propriété terrienne faisait cruellement défaut.

Loïn de considérer le bijou créole comme une simple fantaisie, il fût tout au long des trois siècles, le témoin brillant et muet d'une transmutation sociale et il n'est pas sans raison qu'aujourd'hui ce bijou commence à entrer dans la cassette des bijoux de famille et qu'il s'efface pour laisser la place à d'autres préoccupations.

GUYANE

Richard HO-A-SIM

Artisan-Bijoutier-Joillier.

Installé à Cayenne depuis 1955.

Médaille d'Argent à l'Exposition du Travail
de Paris - 1965.

Médaille d'Or à l'Exposition du Travail
de Paris - 1972.

Président du Syndicat des Artisans d'Art Guyanais.

Vice-Président de la Chambre de Métiers de la Guyane.

1er Vice-Président de la C.M.R.A.G.

Cravate d'Or du Mérite et Dévouement Français.

Chevalier de l'Ordre National du Mérite

29, Avenue du Général de Gaulle - 97300 CAYENNE - Tél. : 31.03.99

Emmanuel MILOCK

Artisan-Bijoutier.

Installé à Cayenne depuis le 1er Octobre 1979.

Membre du Syndicat des Artisans d'Art de la Guyane.

Deuxième semaine de l'Artisan Martiniquaise en 1978.

15 Octobre 1976 en Guyane.

13 Juin 1980, A.P.C.M à Paris.

Georges HO-A-SIM

Patron Bijoutier, installé à Cayenne depuis 1965.

Diplôme d'Honneur de l'Exposition Artisanale de
la Guyane - Juillet 1965.

Médaille d'Or de la 11ème et 13ème Exposition Nationale
du travail de Paris - Octobre 1965-Juillet 1972.

Membre actif du Syndicat des Artisans d'Art de la Guyane.

Theodoric GRESSET

Artisan-Bijoutier Patron

Installé à Cayenne depuis 1950.

Jocelyn LAM-CHAN

Artisan-Bijoutier.

Installé à Cayenne en Juillet 1962.

Membre du Syndicat d'Art de la Guyane.

Ramon SAINT-CYR

Artisan-Bijoutier.

Installé à Cayenne depuis le 1er Février 1982.

Cl.A. LAM-CHAN

Artisan-Bijoutier.

Membre du Syndicat des Artisans d'Art
de la Guyane.

Diplôme d'Honneur : 1976 - 1978 - 1981
à Cayenne.

Diplôme d'Honneur : 1981 à Paris.

BOW COLY

Artisan-Bijoutier.

Installé à Cayenne en Mai 1981.

CUBA



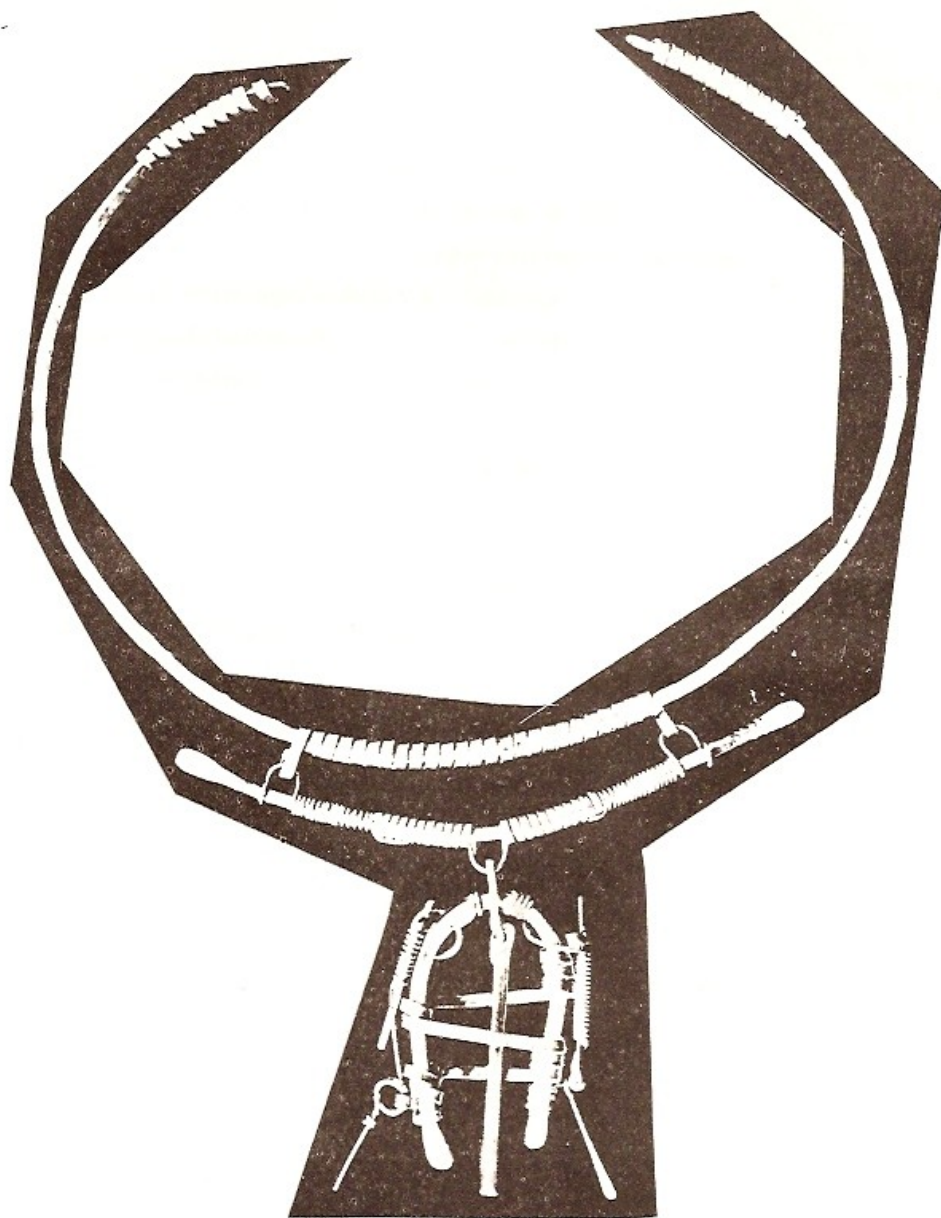
Colliers de grains

CUBA

Les colliers de "Mazo" (mail) conçus par les artisans de grains de verre sont des créations anonymes et collectives.

Présents dans la culture populaire traditionnelle d'ascendance Yoruba, ils se perpétuent comme un ouvrage artisanal dans le folklore cubain.

Ils se distinguent, par leurs couleurs, la diversité de leur structure et la disposition des grains.



Osuado Castilla - Cuba
Collier avec fils d'argent martelé
et torsadé

Oswaldo CASTILLA

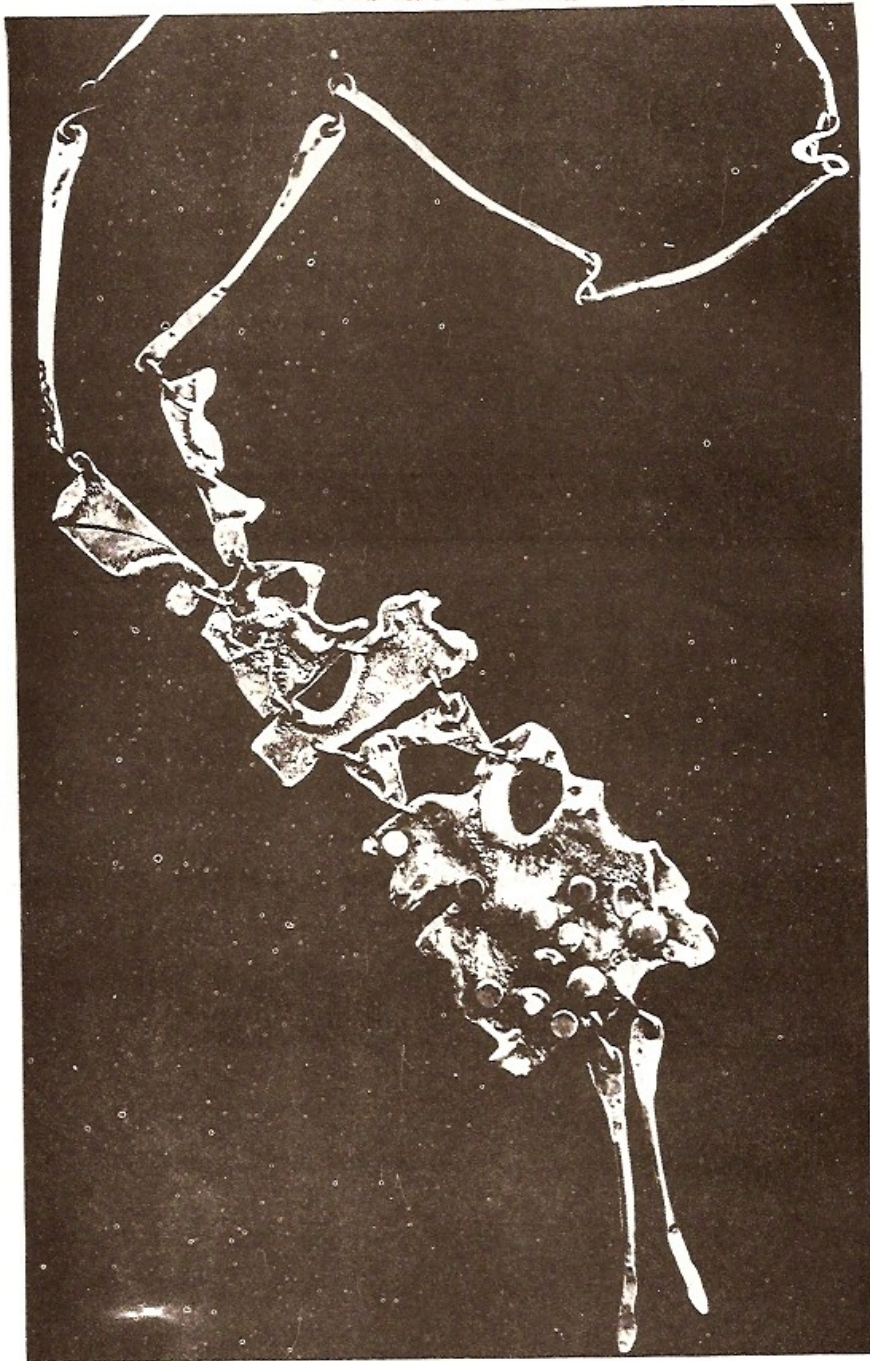
ORFÈVRE - SCULPTEUR

Par son remarquable travail artistique, il a obtenu de nombreux prix et reconnaissances nationales et internationales en tant qu'Orfèvre.

Lors de la Quadrienal d'Enfurt - R.D.A, en 1978 et 1982, il obtint le prix d'orfèvrerie artistique.

Dans ses créations d'orfèvrerie, Oswaldo Castilla développe une ligne en fonction des normes du dessin de notre époque.

Pour cette pièce, Oswaldo Castilla conçoit le collier avec la technique du martelage et de la torsade, dans laquelle l'argent revêt des caractéristiques de bijou contemporain.



Oswaldo Castilla - Cuba
Pectoral d'argent avec détails de cuivre
Technique : Fonte à l'acétylène

Oswaldo CASTILLA

ORFÈVRE - SCULPTEUR

Dans ses oeuvres d'orfèvrerie, Oswaldo Castilla travaille l'argent combiné aux pierres semi-précieuses, au cuivre émaillé agrémenté de cuir.

Pour ce Pectoral d'argent, il réalise des incrustations de cuivre en se servant de la technique de la fonte à l'acétylène.

Fond du Patrimoine Culturel
Cuba



Pepé Rafael - Cuba

Jose RAFART

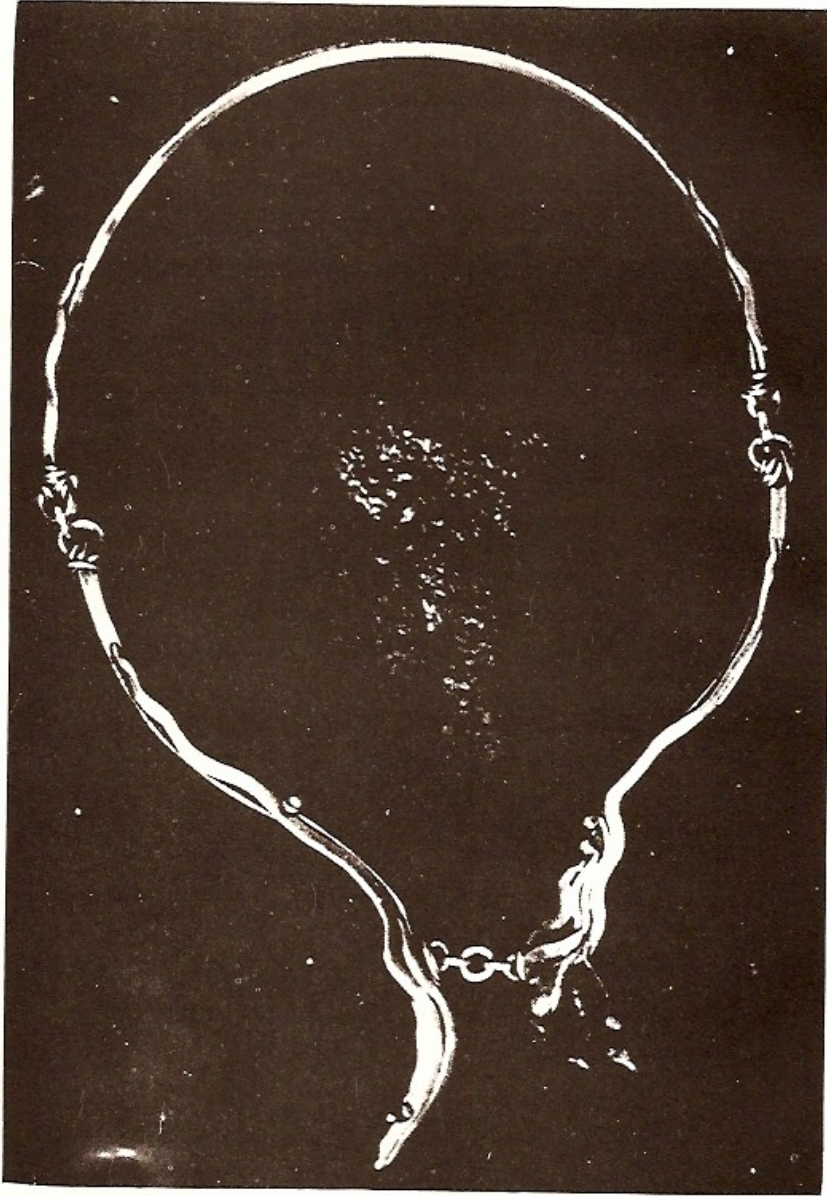
ORFÈVRE - SCULPTEUR - CÉRAMISTE - PEINTRE

Dans ses créations d'orfèvrerie, l'artiste emploie diverses techniques pour faire ressortir avec sa versatilité créatrice, les possibilités de l'argent.

José Rafart combine différentes techniques telles que le plaqué et le filigrane. Il sertit habilement les pierres allant jusqu'à donner une note classique au travail.

L'argent, le cuir, les pierres semi-précieuses se marient dans un dessin de lignes douces rappelant des motifs de la nature pour ce collier de José Rafart.

Fond du Patrimoine Culturel
Cuba



Pépé Rafart - Cuba

Jose RAFART

Collier aux lignes douces et ondulantes
où l'argent apparaît martelé et enchâssé dans
un dessin d'une classique sobriété.

Fond du Patrimoine Culturel
Cuba

GUADELOUPE

Edouard TOUSSAY



Artisan-bijoutier.

Installé à Basse-Terre

A participé à la Ière foire.

Exposition de Basse-Terre en 1973

Premier prix du concours des produits
de l'artisanat en 1978.

Participe à la Foire de Paris
en 1980 et remporte le grand
prix des Métiers d'Art de 1980



MAÏRA

(Mireille Prompt)



Elève du Centre des Métiers d'Art de Pointe-à-Pitre.

Travaille la terre de deux manières :

- * en peinture
- * en céramique

Utilise la terre de Guadeloupe et les minéraux trouvés lors de promenade au bord de la rivière.

S'inspire de la technique et des motifs arawak.

Son atelier se trouve au Moule : "Le Vieux Moulin" (Morel).



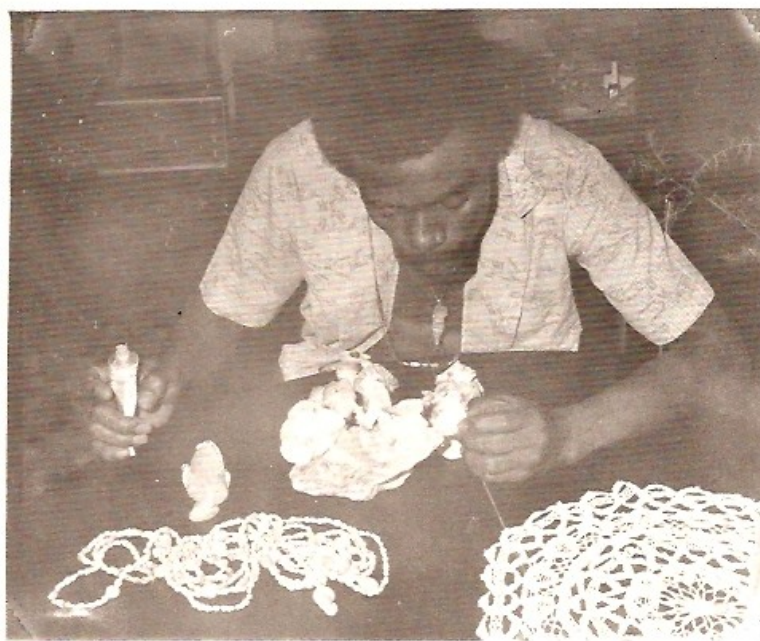
Nestor FALEYRAS



Artisan Guadeloupéen.

Travaille essentiellement dans
l'orfèvrerie.

Se passionne depuis quelque temps
pour le coquillage et le fait entrer
dans beaucoup de ses créations.



Michel VUILLAMY

Né en 1963.

Artisan autodidacte

Peintre et Céramiste

Atelier : Trois-Rivières



A participé à :

- * "La Foire artisanale" des Aymes (1982) avec masques, colliers et boîtes de terre cuite ;
- * "L'exposition Collective de Peinture à L'O.M.C de Basse-Terre (1982).

J-P COGNET



Il est le seul à réaliser aussi fidèlement, à la manière arowak, taïno et caraïbe, des pièces qu'il reproduit ou crée dans le style amérindien.

Artisan lapidaire.

Travaille la pierre, le bois pétrifié, les coquillages.

Il taille, polit ces matériaux pour leur conférer des formes qui en font de véritables objets d'art.



KABJAN



Association née à Basse-Terre en 1980, à l'initiative de deux jeunes artisans KAB et JAN.

Kabjan découpe, sculpte, lime la coque de la noix de coco créant des objets originaux et divers.

Les éléments de colliers artistement montés conservent un caractère typiquement local et résolument contemporain.

L'O.M.C. de Basse-Terre a présenté "Kabjan Expo" en Janvier 1983.



Nicole REACHE

Peintre Autodidacte. Ancienne élève
du Lycée Michelet de Pointe-à-Pitre.

A exposé au Centre Rémy NAINSOUTA
en juin 1982.

Prend part à la Ière Exposition
Collective de Peinture à l'O.M.C de
Basse-Terre en décembre 1982.

Réalise une fresque au nouveau
Centre Hospitalier de Pointe-à-Pitre.

Participe à l'Exposition Intercaraïbe
du Collier avec :

- * Collier de Fête
- * Collier Funéraire pour jeune fille
- * Collier de Carnaval
- * Collier de Fleurs
- * Collier de Mariage



CENTRE DES METIERS D'ART

O.M.C POINTE-A-PITRE

CREATION DE COLLIERS

Nos colliers sont, pour la plupart, réalisés à partir de matières végétales du pays :

- Graines appelées "CANIQUE" ou encore graines rouges et noires cacoyer.
- Graines de flamboyants.
- Graines appelées "OREILLES D'ELEPHANT".
- Graines Job.

Certains colliers sont agrémentés de perles de verre ou d'anneaux dorés, le tout enfilé sur du nylon.

Ces colliers, agréables à porter, sont, par leur originalité, un élément indispensable de la toilette.

CREATION DE COLLIERS AVEC :

- Gousses et graines de flamboyants
- Graines diverses (haricots sauvages)
- Courbaril
- Acajou
- Cuivre
- Métal repoussé
- Diverses matières végétales
- Fibres de coco
- Coquillages
- Corail
- Bois sculpté
- Ivoire
- Ebènes - os - acier
- Plumes

Quelques travaux de jeunes stagiaires de 13 ans : terres cuites - émaillées.

MUSEE DEPARTEMENTAL

MARTINIQUE

1880

MUSEE DEPARTEMENTAL

DE LA

MARTINIQUE

Créé en 1971. Actuellement en phase de total renouvellement
dans le cadre du Xème Congrès d'Archéologie des Antilles.

Mario MATTIONI - Directeur du Musée MARTINIQUE -
PREHISTOIRE - Depuis 1963 se dédie à L'étude des Cultures
Antillaises.

FICHE EXPLICATIVE

Le collier est un des éléments de parure que l'on trouve dans toutes les cultures du passé et du présent.

Il recèle, apparente ou cachée, une signification religieuse ou idéologique qu'on retrouve même de nos jours.

Depuis quelques années, il est symbole de retour aux sources, aux valeurs simples et presque une défense aux impératifs de la vie moderne.

Dans tous les cas un signe de prise de position, même si cela, parfois, n'est que domaine du subconscient du porteur.

Parfois il a la valeur de Talisman même si on le qualifie, dans la culture matérialiste qu'est la nôtre, de simple "porte bonheur".

Nous pouvons donc dire qu'il fait partie de ces objets qui se placent toujours, dans tous les temps, dans un cadre idéologique quotidien, ou transcendantal (selon Emerson), même si, parfois, leur signification nous échappe.

Invoquer la seule signification ornementale, n'exclut pas une signification religieuse, surtout si elle est ésotérique.

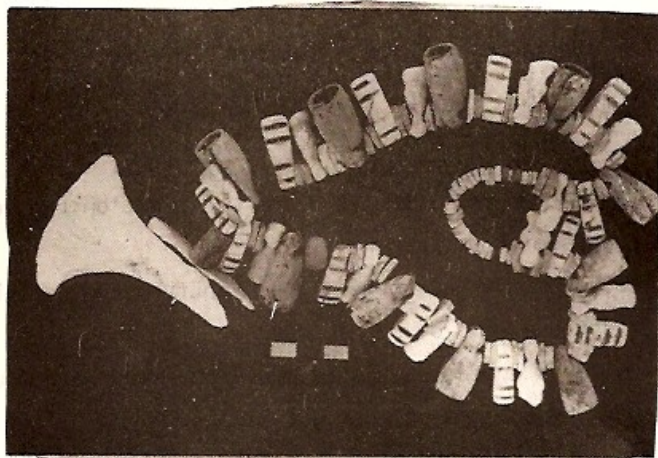
Des matières, plus que d'autres, ont toujours exercé une fascination particulière : les coquillages, les dents, les pierres colorées, le verre, etc., non sans oublier la forme que l'on donnait à ces matières.

Aux Antilles, l'usage de certaines graines naturelles, employées par les Amérindiens, est parvenu jusqu'à nous : les graines de job, les "savonnettes".

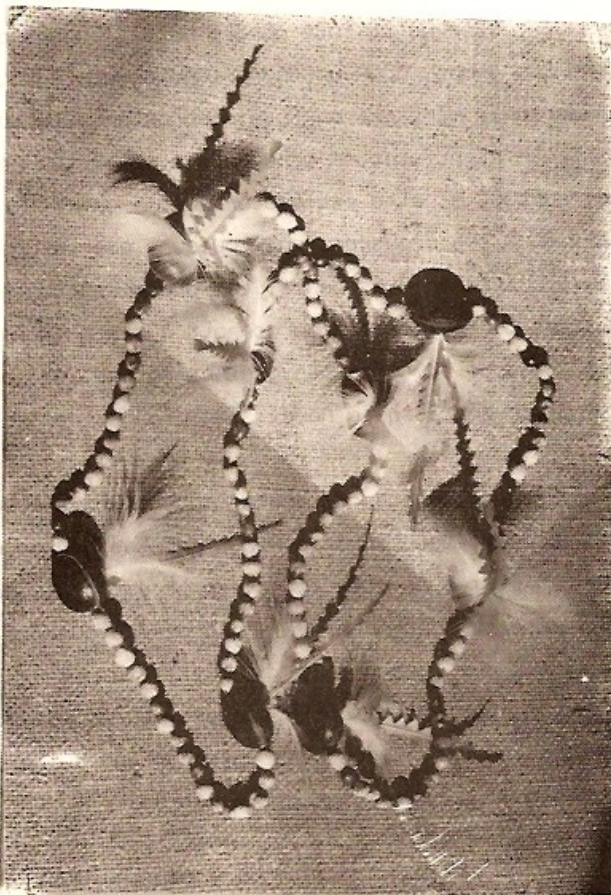
Après des groupes culturels résiduels indiens, on trouve encore des colliers à plumes à esprit, maintenues par des petites boules de cire, le sorcier faisant de ces plumes le siège d'un esprit ami, qui garde celui qui les porte contre les esprits méchants qui s'approchent du côté vers lequel les plumes s'inclinent.

Le Musée Départemental de la Martinique est heureux de porter sa contribution à la réalisation de l'Exposition Intercaraïbe du Collier, à laquelle il souhaite le succès qu'une telle initiative mérite.

Mario MATTIONI



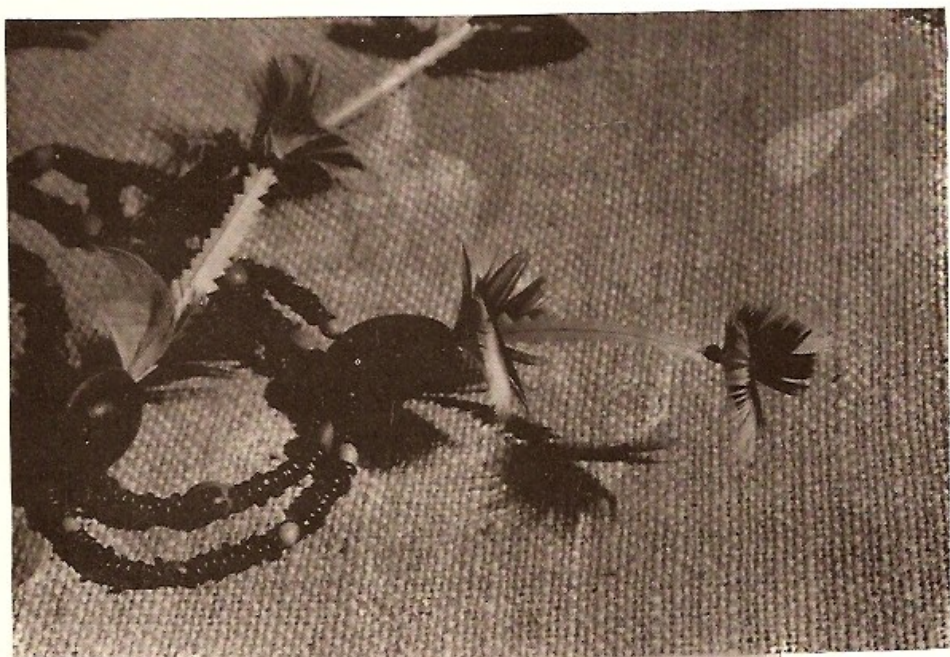
COLLIER ARAWAK (Colombie) en coquillages
(*Oliva sericea*).



COLLIER PALICOUR (Culture ARAWAK) EN GRAINES
(de JOB) ET PLUMES.

COLLIERS EN PROVENANCE DU MUSEE DEPARTEMENTAL DE LA MARTINIQUE
(ANCIENS)

- 35 - Un collier culture MAYA (61 D0)
(En provenance du Guatémala)
Lithique
- 36-38 - Trois éléments de collier - culture ARAWAK
(Martinique - 475 ap. J.C.) (145-146-174 D0)
Coquillage percé.
- 39 - Un élément de collier culture ARAWAK
(Martinique - 475 ap. J.C.) (147 D0)
Coquillage en cours de perçage.
- 40-41 - Deux éléments de collier culture ARAWAK
(Martinique - 475 ap. J.C.) (164-175 D0)
Coquillage.
- 42 - Un pendentif culture ARAWAK
(Martinique - 475 ap. J.C.) (148 D0)
Coquillage.
- 43 - Un disque percé - Eléments de collier culture ARAWAK
(Martinique - 475 ap. J.C.) (144 D0)
Coquillage.
- 44 - Onze éléments de collier culture ARAWAK
5 améthystes - 1 agate orangée - 2 pierres blanches
mouchetées - 3 pierres vertes.
(Martinique - 130 ap. J.C.) (12 MD)
- 45 - Un collier culture TAIRONA
(Colombie) (110 MD)
Agate.
- 46 - Un élément de collier culture ARAWAK
(Martinique - 475 ap. J.C.) (328 DE)
Céramique.



DES PLUMES "A ESPRITS" D'UN COLLIER PALICOUR
(Culture ARAWAK).

COLLIERS EN PROVENANCE DE COLLECTIONS PRIVEES
(M.&.P. MATTIONI) - OBJETS ETHNOLOGIQUES

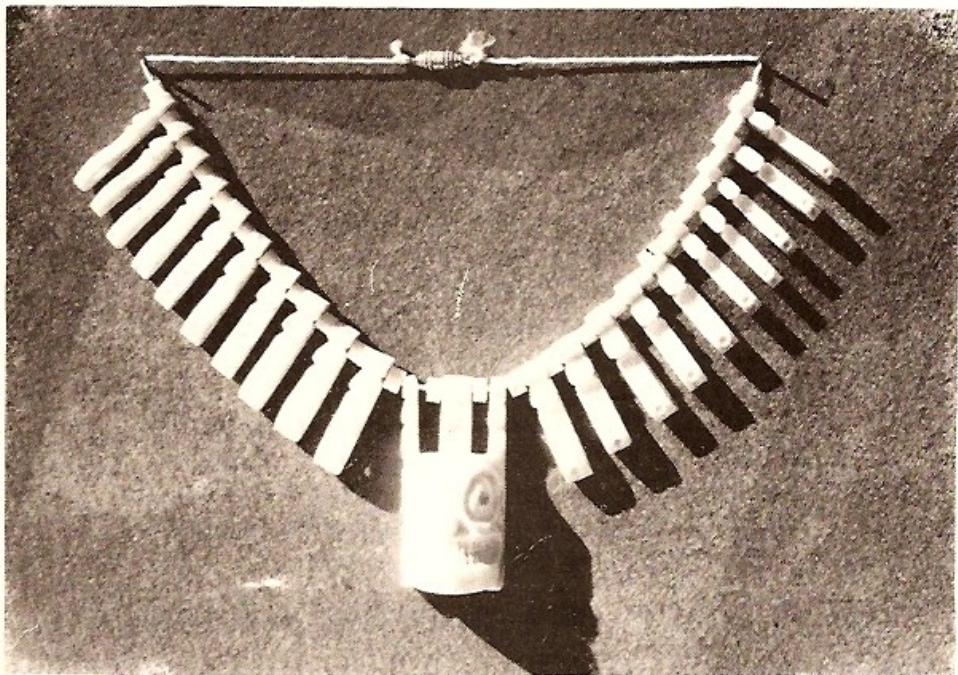
- 15-18 - Quatre colliers culture CARIPHONA
(Groupe linguistique ARAWAK - Brésil)
Graines et plumes.
- 19 - Un collier culture CARIPHONA
(Groupe linguistique ARAWAK - Brésil)
Graines.
- 20-21 - Deux colliers culture CARIPHONA
(Groupe linguistique ARAWAK - Brésil)
Perles et dents d'animaux.
- 22 - Un collier culture CARIPHONA
(Groupe linguistique ARAWAK - Brésil)
Perles et graines.
- 23 - Un collier culture CARIPHONA
(Groupe linguistique ARAWAK - Brésil)
Perles - graines et plumes.
- 24 - Un collier culture CARIPHONA
(Groupe linguistique ARAWAK - Brésil)
Perles - graines et coquillages.
- 25-26 - Deux colliers culture PALICOUR
(Groupe linguistique ARAWAK - Guyane française)
Graines et plumes.
- 27 - Un collier culture PALICOUR
(Groupe linguistique ARAWAK - Guyane française)
Graines.
- 28-29 - Deux colliers culture PALICOUR
(Groupe linguistique ARAWAK - Guyane française)
Graines et dents d'animaux.
- 30 - Un collier culture PALICOUR
(Groupe linguistique ARAWAK - Guyane française)
Graines et plumes.
- 31 - Un collier culture PALICOUR
(Groupe linguistique ARAWAK - Guyane française)
Graines - perles - dents d'animaux et plumes.
- 32 - Un collier culture PALICOUR
(Groupe linguistique ARAWAK - Guyane française)
Perles et dents d'animaux.

COPIES DE COLLIERS AMERINDIENS (ARTISANAT M. MATTIONI)

- 33 - Copie d'un collier TAINO
(Grandes Antilles)
- 34 - Copie d'un collier AZTEQUE
(Mexique)



Enfant TUPI avec un collier en grains



COPIE D'UN COLLIER TAHO (Culture AMARAK de
SANTO-TOMINGO) (M. MATTION)

COLLIERS EN PROVENANCE DE COLLECTIONS PRIVEES (M. & P. MATTIONI)
(ANCIENS).

- 1 - Un collier culture TAIRONA
(Colombie - Agate et or)
- 2-7 - Six colliers culture TAIRONA
(Colombie - Séries de petits disques)
- 8 - Un collier culture TAIRONA
(Colombie - Eléments fossiles)
- 9-10 - Deux colliers culture TAIRONA
(Colombie - Disques en agate)
- 12 - Un collier culture ARAWAK
(Colombie - Coquillage)
- 13 - Un collier culture indienne du Nord-Ouest
(Canada - Perles en verre et os)
- 14 - Un collier culture OYAMPI
(Groupe linguistique TUPI - Guyane française -
Appartenait au sorcier TAYAOU)

Romain CHARMANT

Artisan-Bijoutier, est installé à Fort-de-France
en Martinique.

A reçu :

- * La Médaille d'Or des Beaux-Arts à Paris en 1961.
- * La Médaille de Vermeil à l'exposition du Travail
à Fort-de-France - Martinique en 1954.
- * La Médaille d'Argent à l'exposition de Paris.



→ Orchidée Filigranée



Détail d'un motif du collier
"orchidée filigranée"

PORTO-RICO



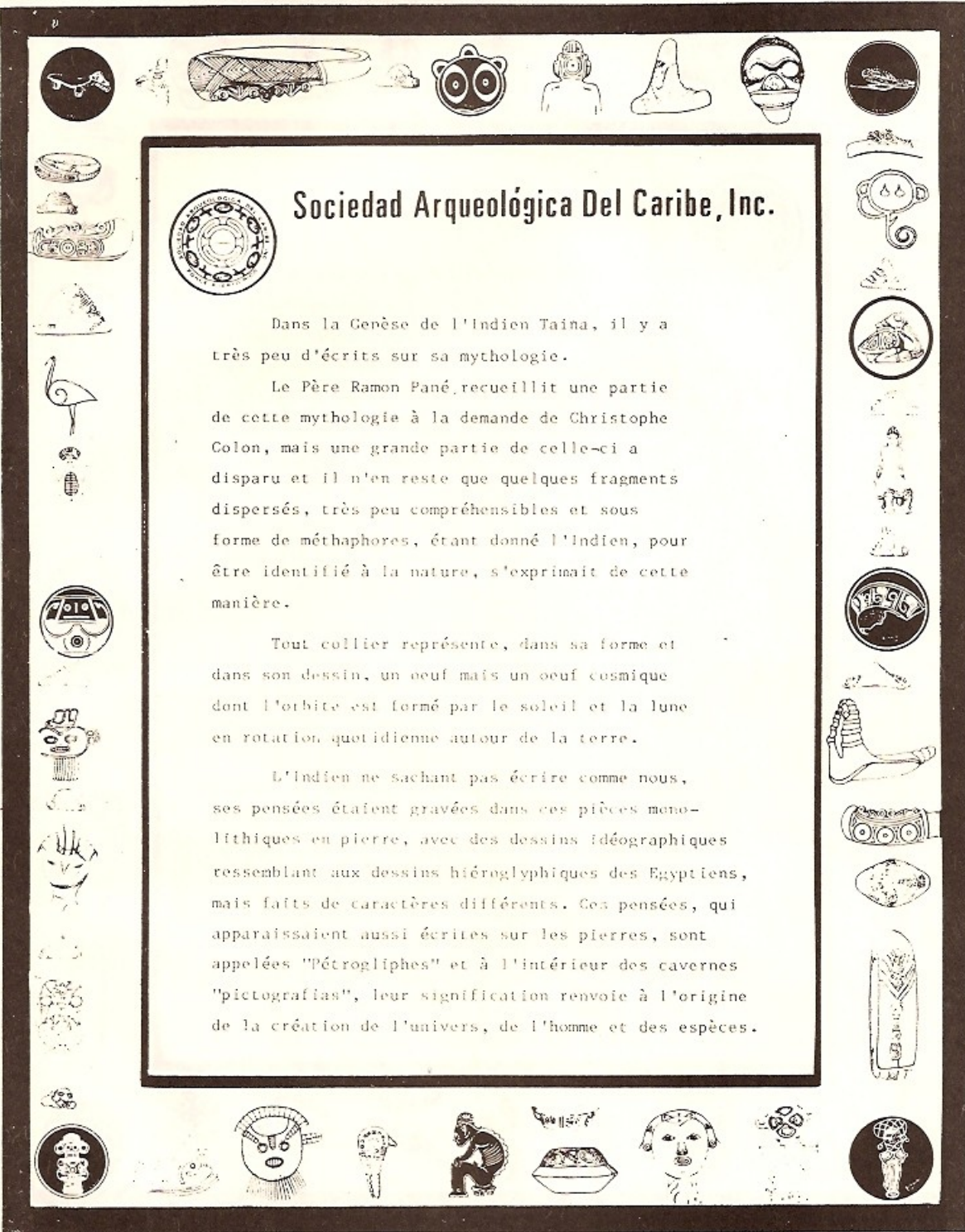
Sociedad Arqueológica Del Caribe, Inc.

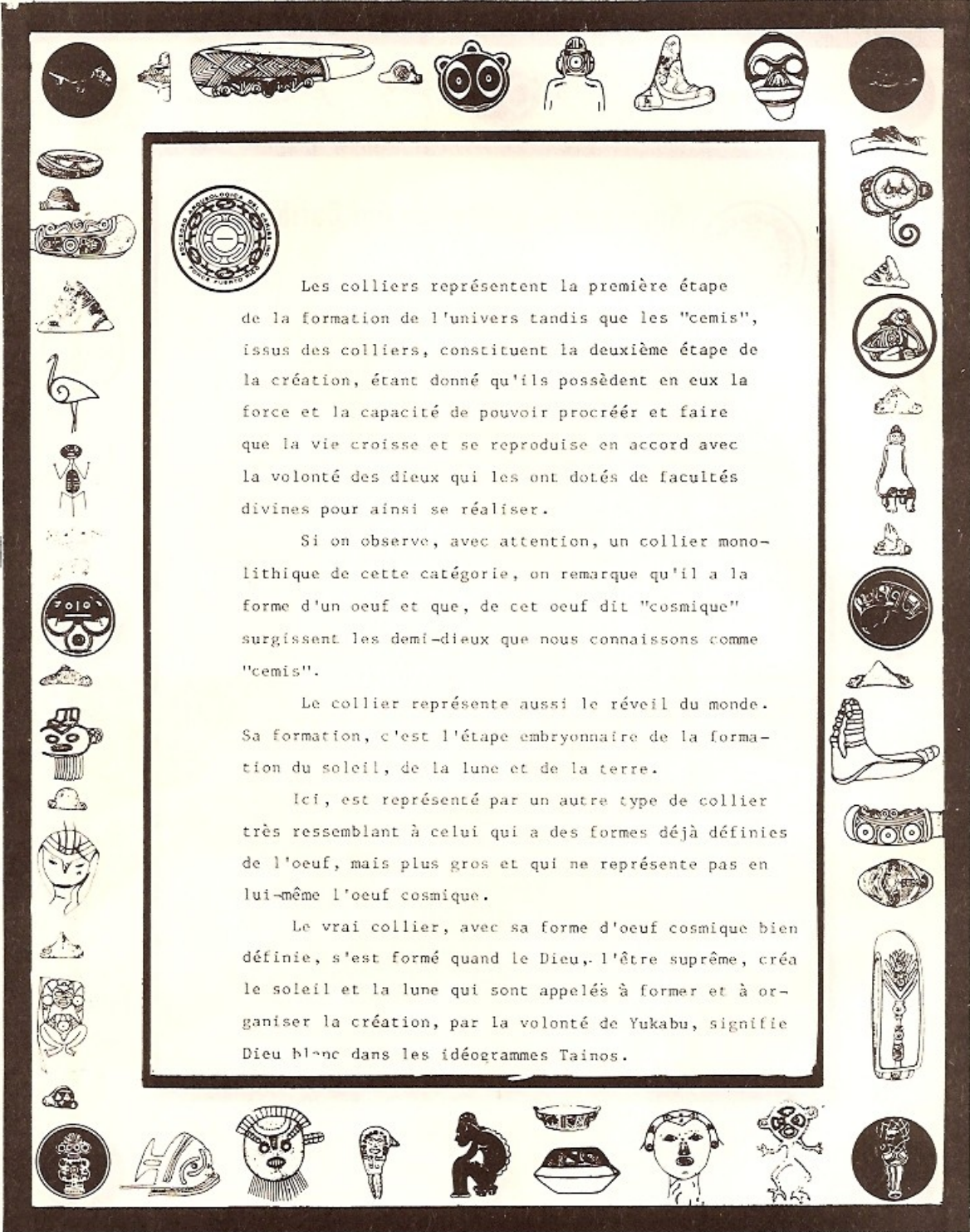
Dans la Genèse de l'Indien Taina, il y a très peu d'écrits sur sa mythologie.

Le Père Ramon Pané recueillit une partie de cette mythologie à la demande de Christophe Colon, mais une grande partie de celle-ci a disparu et il n'en reste que quelques fragments dispersés, très peu compréhensibles et sous forme de méthaphores, étant donné l'Indien, pour être identifié à la nature, s'exprimait de cette manière.

Tout collier représente, dans sa forme et dans son dessin, un oeuf mais un oeuf cosmique dont l'orbite est formé par le soleil et la lune en rotation quotidienne autour de la terre.

L'Indien ne sachant pas écrire comme nous, ses pensées étaient gravées dans ces pièces monolithiques en pierre, avec des dessins idéographiques ressemblant aux dessins hiéroglyphiques des Egyptiens, mais faits de caractères différents. Ces pensées, qui apparaissent aussi écrites sur les pierres, sont appelées "Pétroglyphes" et à l'intérieur des cavernes "pictografias", leur signification renvoie à l'origine de la création de l'univers, de l'homme et des espèces.





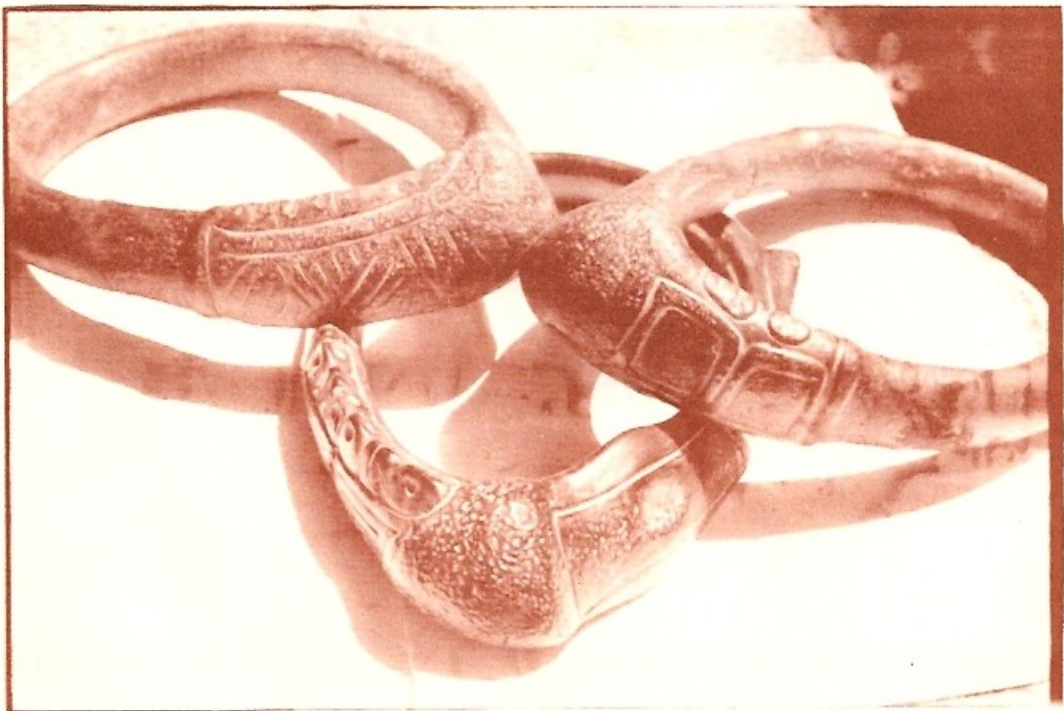
Les colliers représentent la première étape de la formation de l'univers tandis que les "cemis", issus des colliers, constituent la deuxième étape de la création, étant donné qu'ils possèdent en eux la force et la capacité de pouvoir procréer et faire que la vie croisse et se reproduise en accord avec la volonté des dieux qui les ont dotés de facultés divines pour ainsi se réaliser.

Si on observe, avec attention, un collier monolithique de cette catégorie, on remarque qu'il a la forme d'un oeuf et que, de cet oeuf dit "cosmique" surgissent les demi-dieux que nous connaissons comme "cemis".

Le collier représente aussi le réveil du monde. Sa formation, c'est l'étape embryonnaire de la formation du soleil, de la lune et de la terre.

Ici, est représenté par un autre type de collier très ressemblant à celui qui a des formes déjà définies de l'oeuf, mais plus gros et qui ne représente pas en lui-même l'oeuf cosmique.

Le vrai collier, avec sa forme d'oeuf cosmique bien définie, s'est formé quand le Dieu, l'être suprême, créa le soleil et la lune qui sont appelés à former et à organiser la création, par la volonté de Yukabu, signifie Dieu blanc dans les idéogrammes Tainos.



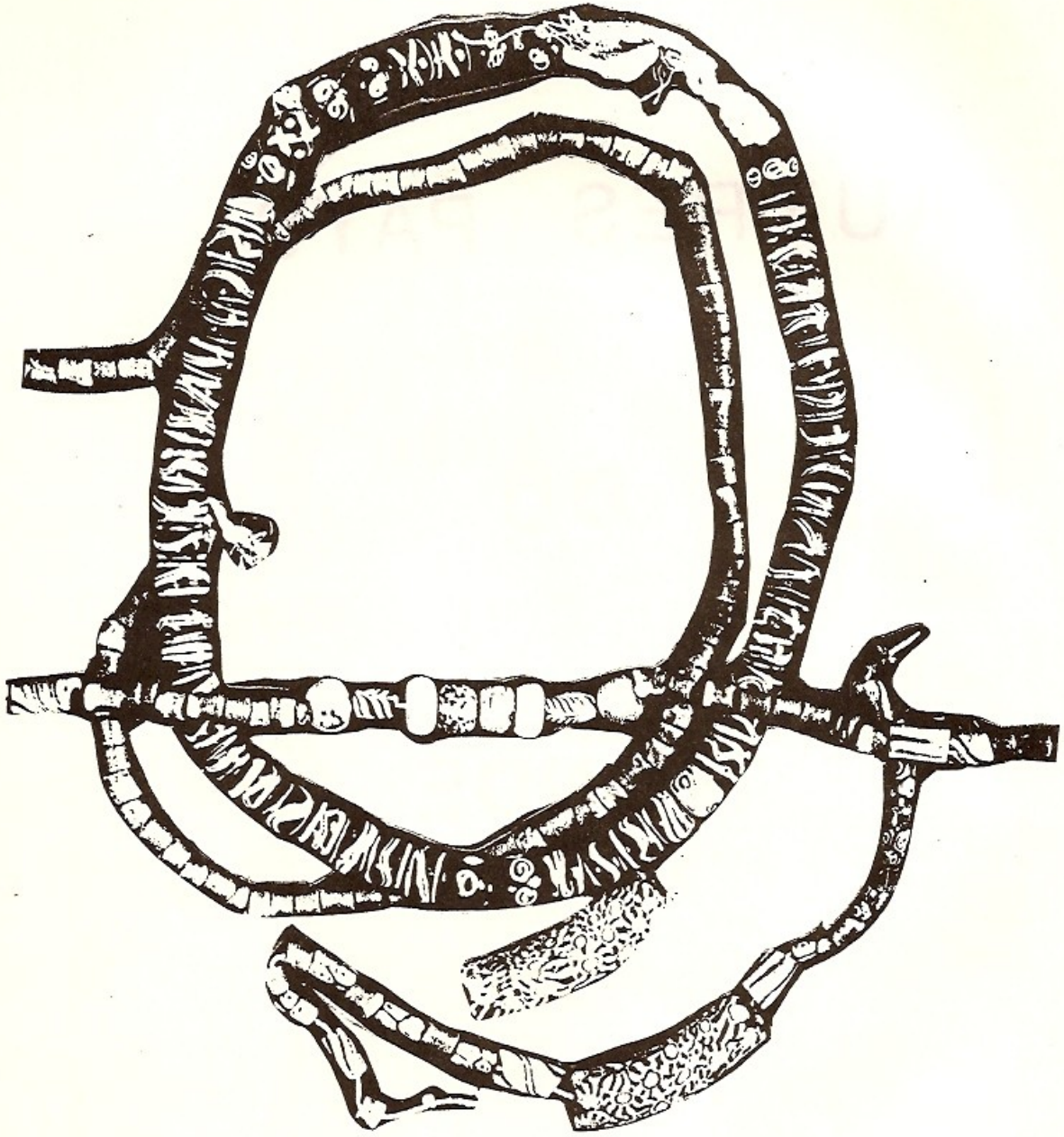




AUTRES PAYS

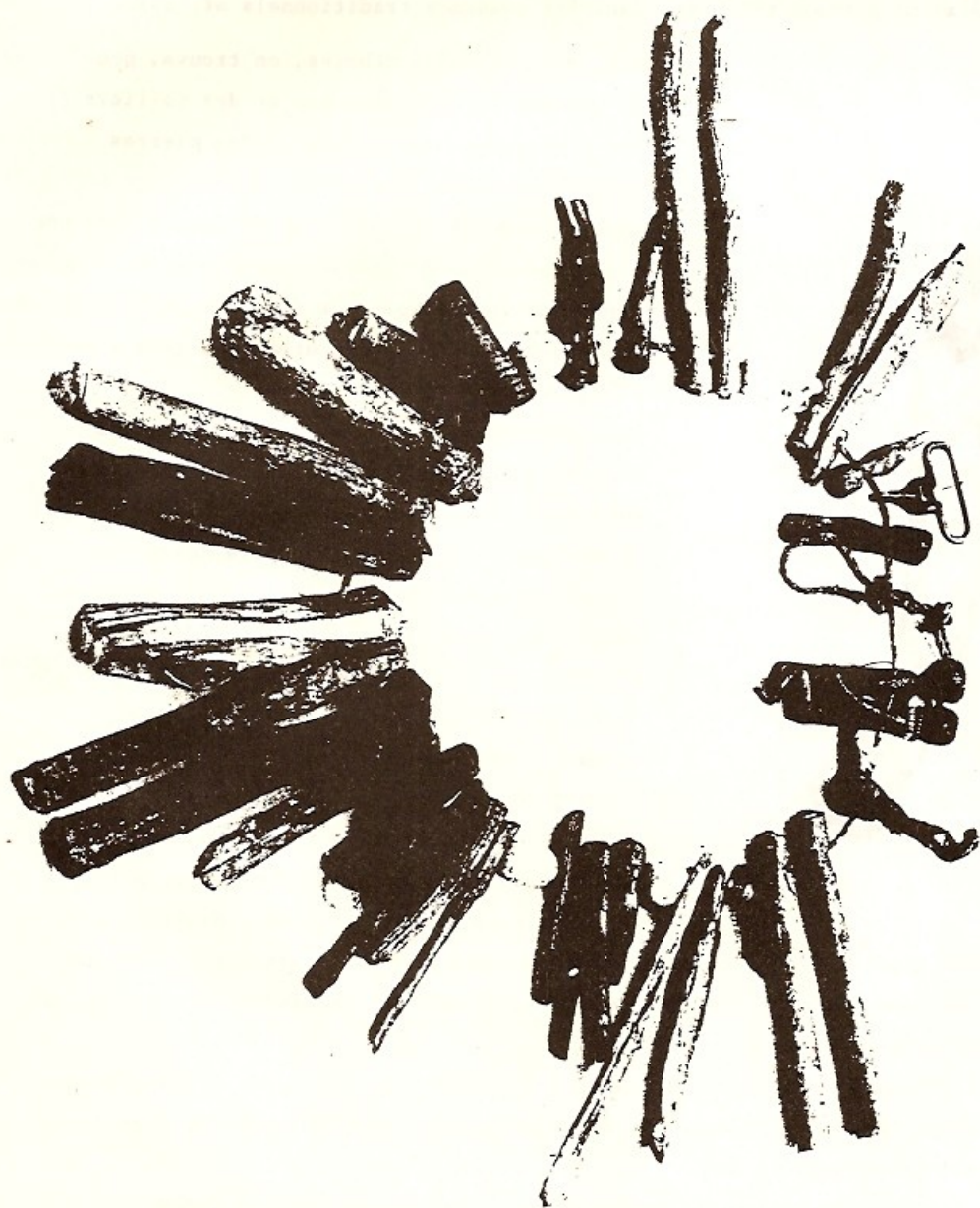
DU

MONDE



Colliers de verre

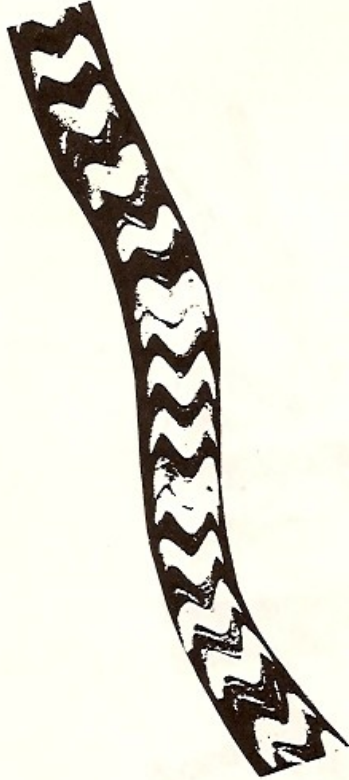
PARURES D'AFRIQUE



Collier de PERLES de bois

Collection Violett.

Cornalines, agates, morceaux de jaspé, de corail, petites boules de bois, de métal, de verre, transpercées en leur centre d'un orifice permettant l'enfilage, les perles étaient partout présentes dans les costumes traditionnels africains.



Dans de nombreuses ethnies, on trouve, pour la confection des ceintures et des colliers, des pierres de verroteries et des pierres travaillées d'origine diverses.

La taille de la Cornaline et du Quartz sont une tradition très ancienne. Les parures de bois, de joncs, de coquillages, de fines rondelles d'oeufs d'autruches ou d'or sont utilisées depuis des siècles.

Les commerçants arabes ou occidentaux, les trafiquants introduisent plus tard d'autres matériaux.

En Afrique de l'Ouest, il existe des perles bleues appelées "perles aggrî" dont l'origine resta longtemps inconnue et qui sembleraient provenir du corail bleu des récifs de l'île San Tome. Elles auraient été offertes en monnaie d'échange aux Africains par les trafiquants avant le XVI^e siècle.

D'autres perles de verre venues du monde musulman et européen sont introduites par le commerce en paiement de denrées diverses à

partir du XVI^e siècle. C'est le cas de très anciennes perles vénitiennes : verroteries noires où sont inclus des motifs multicolores appelés "millefiori" qui sont des petits cylindres percés en leur centre.

Par la suite, les marchands hollandais arrivent avec toute une variété de perles multicolores de petites dimensions utilisées par le peuple Yoruba du Nigéria ou l'ethnie zoulou d'Afrique du Sud.

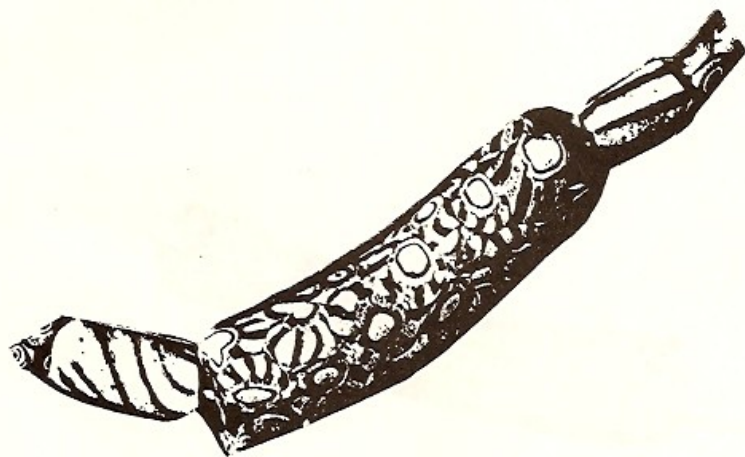
L'utilisation des perles de toutes formes et de toutes natures furent très diverses selon les ethnies, vue la richesse des matériaux employés.

Les femmes Turkana du Nord Kenya utilisent pour leurs parures des colliers composés d'une multitude de rondelles d'oeufs d'autruche enfilés très serrés. Par contre, ce même type de collier était réservé aux hommes dans certaines régions de la brousse d'Afrique du Sud.

Les perles d'ambre sont utilisées par plusieurs peuples d'Afrique de l'Ouest. Mêlées parfois à des perles d'or, elles formaient des colliers et étaient aussi utilisées pour des décorations de coiffures nattées au Mali et au Sénégal. La cornaline était réservée exclusivement à la Cour du roi du Niger.

Les perles de verre de petites dimensions peuvent être enfilées mais aussi cousues, tissées : les bracelets korhogo (Côte d'Ivoire), les nombreux ornements de ethnie zoulou. En pays Bamiliké, l'art du perlage devient un véritable moyen d'expression donnant naissance à des masques, çagoules, chasse-mouche, bijoux.

La signification des perles pouvait être diverse selon les ethnies et selon le matériau de fabrication de la perle.



Des rondelles taillées dans les coquilles d'oeufs d'autruche ou dans les coquillages étaient signes de richesses qu'on arborait les jours de fête. Elles étaient utilisées pour sceller des accords et conclure des échanges.

Les parures de perles associés aux autres éléments du costume traditionnel donnent un certain nombre de renseignements sur l'ethnie, le rang social, la religion, le statut de l'homme ou de la femme qui les porte.

Les parures de perles d'autrefois servent à distinguer les tribus entre-elles puis les castes dans la même tribu.

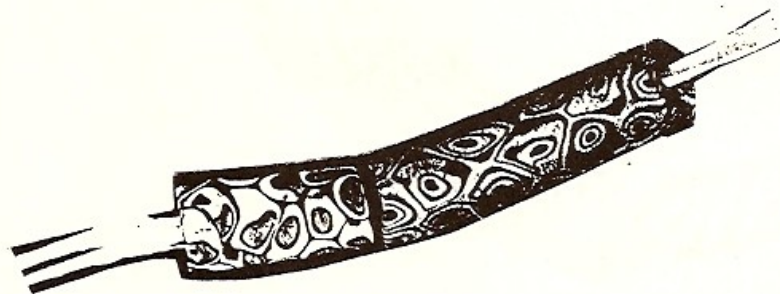
Au Niger, les perles de jaspes, de corail ou de cornaline étaient réservées aux rois. Chez le peuple Yoruba, le motif perlé était réservé à la Cour.

Par ailleurs, ces parures avaient une signification religieuse, les colliers étaient autant d'illustrations de croyances traditionnelles que le permettent les variations des couleurs et des motifs.

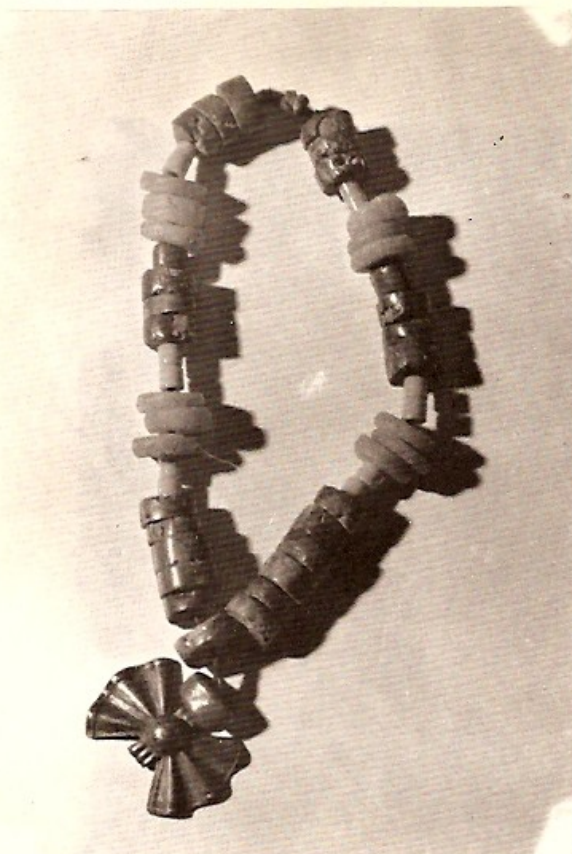
La fonction religieuse des parures de perles était à un moindre degré presque partout présente dans les civilisations traditionnelles et répondaient à un double souci : orner et protéger.

Inspiré d'un article de

M.H. BOISDUR



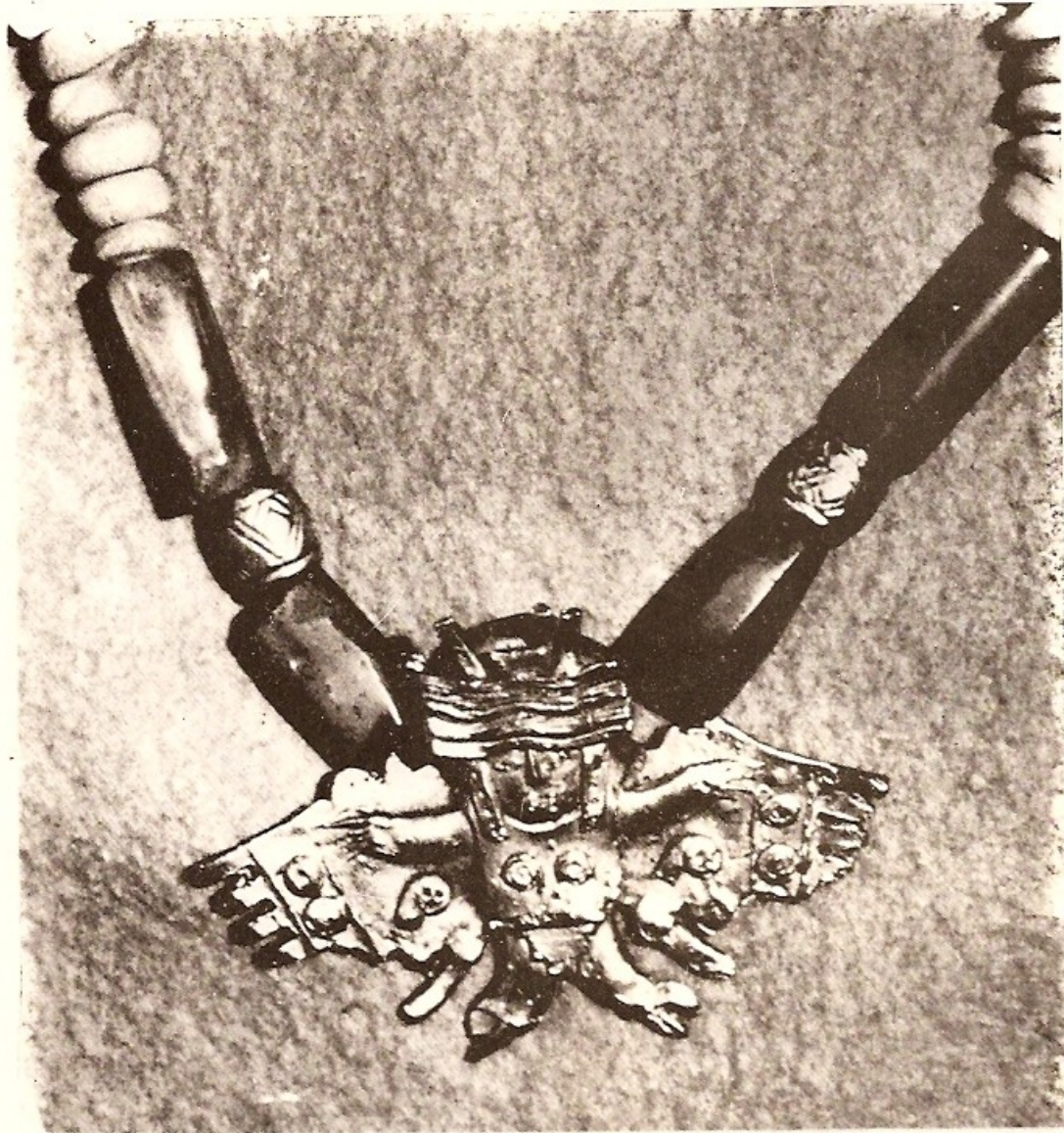
M.G FROMENT CORNELIE



Crée des bijoux à partir de perles
anciennes tout en faisant un travail
de recherche sur leur origine, leur
histoire, leur rôle dans les costumes
et traditions africaines.



A exposé en avril 1982 à Dakar,
Sénégal, dans le cadre du Club
de la Fédération des Femmes Noi-
res Américaines, sous le patro-
nage du "Club International
Féminin". La plupart de ses pièces
sont vendues en Afrique, en France
et aux Etats-Unis.



MERCEDES ARNULF

Mercedes ARNULF



BIJOUX INSOLITES

Elle reproduit en bronze, en argent ou même en or les pendants qui composaient les pièces centrales selon la technique de "fonte à cire perdue" employée par ses ancêtres.

Tout comme les Indiens quimbaya et taïrona, elle est passée maître dans cet art difficile.

Son atelier et sa boutique se situent au 9, rue Duras - Paris.

L'aménagement des routes a permis de découvrir des villages disparus et leurs cimetières engloutis par la jungle.

Mercédes Arnulf, colombienne d'archéologie, redonne vie, en les remontant, aux perles des longs colliers dont on ornait les défunts.



Anna STEIN

Née en 1936 à Budapest - Hongrie

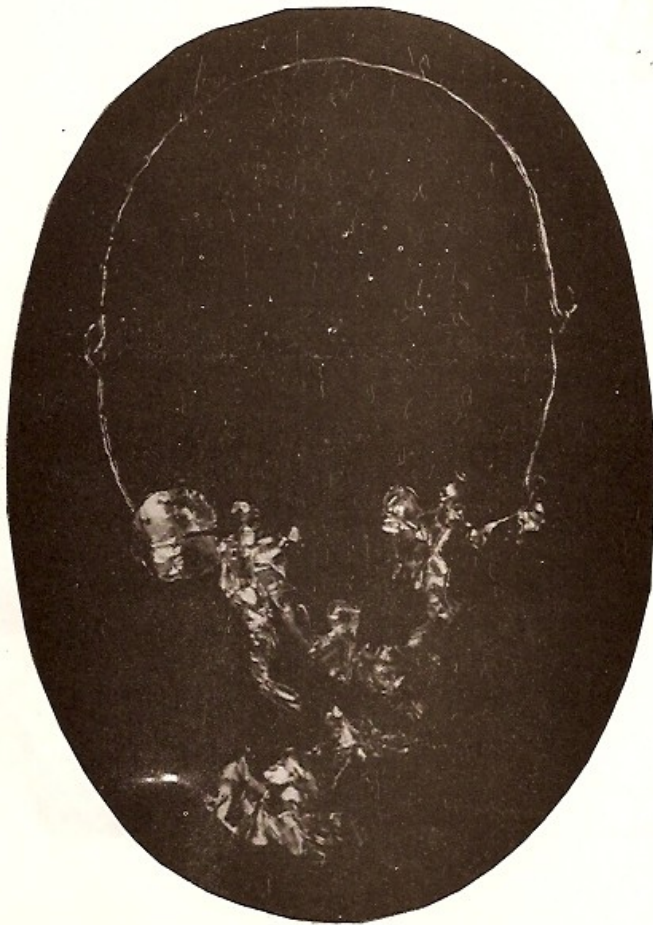
Etudes à l'école des Beaux-Arts - Budapest
(1954- 1956)

Etudes à l'école des Beaux-Arts - Paris
(1957-1962)

Elève de Souverbie et Jean AUJAME (Section
fresque).

Anna STEIN est Peintre.

Installée à Paris, elle crée également des
bijoux en bronze, argent ou or.



"Collier Plastron"

Expositions personnelles

- 1967 - Centre Alfa Bagneux
- 1968 - Maison de la Culture d'Orléans
- 1969 - Maison de la Culture Montargis
Galerie Grenier-Royale, Lyon
Château de Tremblay, Yonne
- 1971 - Galerie de l'Université, Paris
Centre Aegina, Paris
- 1973 - Galerie de Poisson d'Or, Paris
- 1976 - Galerie de l'Université, Paris
- 1978 - Musée Janus-Pannonius Pecs, Hongrie
- 1979 - Espace Ecureuil/Claudine Ratié, Paris
- 1980 - Galerie d'Art de l'Hôtel Astra/Claudine
Ratié, Paris
- 1981 - UNESCO, Espace Bonvin, Paris
Galerie Unip, Lausanne, Suisse
- 1982 - Institut Français - Cologne RFA
Galerie AM Haagtor Tübingen RFA
Galerie Michel AZENNE, Paris

Expositions de groupe

- 1966 - Maison de la Culture, Le Havre
- 1970 - Festival d'Art Plastique, Montargis
"Les Hongrois à Paris", Galerie Zunini, Paris
- 1971 - Fédération Internationale des Femmes, Musée
des Gobelins, Paris
- 1972 - Château de Tremblay, Yonne
- 1973 - Théâtre Carré Thorigny, Paris

- 1975 - "Les Hongrois à Paris", Galerie Isis, Paris
 Novembre à Vitry, salle municipale, Vitry-sur-Seine
- 1976 - "Dialogue", Palais de l'UNESCO, Paris
- 1977 - "Noël", exposition de lithographies, Galerie
 Rive-Gauche, Paris
 "Hommage à Ady", Maison Hongroise, Paris
- 1979 - "Présence Paris-Budapest", Orangerie du Luxembourg, Paris
- 1980 - "Rencontre Hongroise", à l'Hôtel de Ville, Arcueil (Ile-de-France)
 Festival de Sénart de La Ville de Draveil (Ile-de-France)
 "Prenez un livre, dit-elle"/Caroline Corre, Paris
 Musée de Longwy, France
 "Grains", Galerie Ratié, Paris
- 1981 - Festival International d'Art Graphique, Ozaka, Japon
 Bilan de l'Art Contemporain, Quebec, Canada
 30 sculptures Galerie Gérard Lauble, Paris
- 1982 - 12 artistes Galerie Brigitte Shehade, Paris
 Artexpo, New York, USA
 "Hommage à la terre natale" Budapest, Hongrie
- 1965-1872-1976-1977-1978-1979-1980-1981 - Femmes Peintres, Musée du Luxembourg,
 Paris
- 1971-1972-1973-1977-1978 - Salon d'Automne, Grand Palais, Paris
- 1975 - "Grands et Jeunes d'Aujourd'hui", Grand-Palais, Paris
- 1977 - Salon de Mai, Galerie de La Défense, Paris
- 1978 - 1982 - Comparaisons, Grand Palais, Paris
- 1978-1979 - Salon Sud, Issy-les-Moulineaux, (Ile-de-France)
- 1980 - Jeune Peinture - Jeune Expression, Parc Floral, Paris
 Biennale de Limoges
- 1981 - Bijoux
- 1982 - Grand Palais

- . Dans diverses collections particulières en France, en Suisse, aux USA, au Liban
- . Dans la collection moderne du musée Janus-Pannonius, Pécs, Hongrie
- . Musée Saint-Maur, Ile-de-France
- . Musée des Beaux-Arts, Budapest
- . En permanence à La Galerie Ratié, 6 rue Bonaparte 75005 Paris
- . Télévision : 27.6.79 - FR3 Micheline Sandrel
 25.5.80 - Interview dans le cadre "Les Artistes Hongrois à Paris"
 Télévision hongroise
 24.6.81 - Radio Suisse Romande/Suzanne Pérusset
 4.2.82 - Radio France Internationale



"Collier Ange"

Cette plaquette a été réalisée, sur les presses de la Ville de Basse-Terre, avec l'aimable autorisation du Docteur Jérôme CLERY, Maire de Basse-Terre, Président de l'Office Municipal de la Culture.

Elle sera diffusée à 1500 exemplaires.

Elle a été conçue par Mme Christiane PHEDOL, assistée de Mlle Maryvonne BAPTISTIDE et de M. Edouard COINTRE.

Les photos sont de MM. Jean-Charles GAUTHIER et Georges BOURGUIGNON.

La dactylographie est de Mlle Evelyne BABEL.

L'affiche, reproduite en couverture, est de M. Luc MARLIN du S.E.R.M.A.C. de Fort-de-France.

Le texte "Inventons le collier caribéen" a été traduit, en anglais, par Mme Huguette COINTRE ; en espagnol, par Mme Inès DEJAMBE.

L'impression a été assurée par M. Edmond PINSON.

Tout le personnel de l'O.M.C. a contribué à des titres divers, à la préparation et au succès de cette exposition.

QUE TOUS SOIENT ICI REMERCIÉS.

L. FARRUGIA

Secrétaire de l'O.M.C.